

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

PIERRE LE GRAND

CARRION-NISAS, HENRI DE

Tragédie — 1803

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ALEXIS	55 répliques
PIERRE LE GRAND	52 répliques
GLEBOFF	41 répliques
LEFORT	21 répliques
CATHERINE	19 répliques
MENZIKOFF	19 répliques
BORIS	18 répliques
ORLOFF	15 répliques
FOEDOR	7 répliques
HERMANN	4 répliques

Personnages muets & suite : Boyards, Strélits, Popes, personnages muets.

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE II	19
ACTE III	34
ACTE IV	54
ACTE V	68

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Gleboff, Foedor.

GLEBOFF

Oui, cher Foedor, avant que la nuit encor sombre
Devant le jour naissant ait replié son ombre,
Tout sera prêt. Moscow me verra dans ce jour
Ou suprême pontife, ou perdu sans retour.
Tout jusqu'ici fut vain : souplesse, audace, intrigues ; 5
Pierre d'un seul regard déconcertait nos brigues.
J'ai longtemps espéré, sous ce maître orgueilleux
Humiliant mon front, asservissant mes vœux,
Que la tiare un jour serait ma récompense ;
Mais j'ai lu dans son âme, et n'ai plus d'espérance. 10
Je profite aujourd'hui, pour un dernier effort,
De l'absence de Pierre et du bruit de sa mort.
Toi chez qui la prudence a su devancer l'âge,
Dont la discrétion égale le courage,
Dis-moi, puis-je compter, pour mes desseins hardis, 15
Sur les nombreux soutiens que ta foi m'a promis ?

FOEDOR

Sur tous, Seigneur, sur tous.

GLEBOFF

Leur as-tu su redire
Que Pierre allait changer le siège de l'Empire ?

FOEDOR

Je leur ai peint Moscow désert et désolé, 20
Et déjà, Pétersbourg à nos dépens peuplé.

GLEBOFF

D'Ivan, du sombre Ivan as-tu flatté là rage,
Et son ardente soif de sang et de pillage ?

FOEDOR

Par d'horribles serments. Il m'a donné sa foi.

GLEBOFF

Je vais jeter le masque ; il est pesant pour moi, 25
Ces murs vont réunir des chefs dont ma prudence
Entretient en secret l'heureuse intelligence.
Mais, sur le même avis, s'empressant à la fois,
Ils entrent. Toi, Foedor, tandis qu'ici ma voix
Fera parler Dieu, même à leurs âmes émues, 30
Veille, et fais du palais garder les avenues.

SCÈNE II

Gleboff, Boris, Orloff, Chefs des Boyards et des Strélits.

(Il montre le Bog.)

GLEBOFF

Pierre, dit-on, n'est plus ! Chefs des braves Strélits,
 Sages Boyards, en paix attendrons-nous son fils ?
 Alexis nous est cher, et sa fierté sauvage
 Plut toujours à ce peuple et flatta son courage. 35
 Pour nos lois, pour nos moeurs, nous savons son amour :
 Mais sans péril, amis, pouvons-nous perdre un jour ?
 Des champs de Voronez les braves qui s'avancent,
 Dans leur marche moins prompts déjà flottent, balancent.
 Si Moscow plus longtemps tarde à les avouer, 40
 Ils reprendront le joug qu'ils osaient secouer.
 Oui, si nous négligeons l'occasion offerte,
 Nous signons à la fois notre honte et leur perte.
 Ce peuple armé pour nous, prompt à s'en repentir,
 Rentré dans le devoir n'en voudra plus sortir. 45
 Un long abattement succède à sa furie ;
 Il la faut seconder. Cette voix qui nous crie :
 « Frappez, vengez les lois, les moeurs de vos aïeux »,
 Sort du sein, des tombeaux, tonne du haut des cieux.
 Ce n'est point une erreur. - La nuit couvrait le monde ; 50
 J'étais seul, je veillais, et ma douleur profonde,
 Qui n'ose se montrer à de profanes yeux,
 Implorait du Très-Haut le bras victorieux.
 De soudaines clartés ma vue est éblouie ;
 De sons religieux mon oreille est remplie ; 55
 D'un saint ravissement tous mes sens sont surpris :
 J'entends ces mots : « Gleboff, rassure tes esprits ;
 Je suis un messenger d'espérance et de joie :
 Vos maux sont à leur terme, et le dieu qui m'envoie,
 Ce dieu qu'impunément Pierre crut outrager, 60
 L'a mis dans la balance et l'a daigné juger :
 Vous l'emportez ». J'entr'ouvre un oeil débile encore :
 C'était ce grand Neuwki, que la Russie honore,

Dont Pierre osa bannir l'image de ces lieux,
Et qu'enfin j'y revois, grâces à vos soins pieux. 65
Hâtons-nous d'obéir : un pouvoir sacrilège
Foule aux pieds des autels l'antique privilège.
Que tous nos droits vengés, nos honneurs rétablis
Frappent d'un doux aspect les regards d'Alexis.
Quatre fois le printemps a ranimé l'année 70
Depuis que la Russie, inquiète, étonnée,
Languit sans patriarchie; et Pierre a dédaigné
L'appui de ce grand corps par qui Pierre a régné.
L'église aux Romanoff a donné la couronne,
Et l'autel fut pour eux le marchepied du trône. 75
Mais quoi ! Des étrangers l'abord contagieux
Alors respectait l'air qu'on respire en ces lieux.
L'évangile et l'épée aux mains de vos ancêtres
Consacraient le pouvoir des Boyards et des prêtres.
Ils en savaient assez. Heureux dans leurs déserts, 80
Ils laissaient à l'Europe et ses arts et ses fers.
Sous ce joug la prudence a plié mon courage.
Alexis, venge-moi de ce cruel outrage :
Remplace un maître injuste et viens prendre ton rang,
S'il est mort sur sa tombe et s'il vit dans son sang. 85

(Il se fait un mouvement dans toute l'assemblée qu'Orloff et les siens ne partagent pas.)

BORIS

Oui, quelques soient ces bruits qu'on répand dans l'Empire ;
Que le Czar, en effet, soit mort, ou qu'il respire,
Il faut, sans plus tarder, par un heureux éclat,
Rendre un chef à l'Église et des grands à l'État.
Un Lefort, par le Czar élevé sur nos têtes, 90
D'une orageuse cour dirigeant les tempêtes,

Disperse ses rivaux en cent climats divers,
 Et de la Sibérie a peuplé les déserts.
 C'est à lui cependant que Pierre, en son absence,
 Et du sceptre et du glaive a remis la puissance ; 95
 Et le peuple innombrable en ces murs réuni
 Se range en frémissant sous les lois d'un banni.
 Sur ses traces déjà de tous côtés s'empressent
 Des Germains, des Français, des ingrats, qui délaissent
 Le sol qui les vit naître, et les plus doux climats, 100
 Instruits par l'avarice à braver nos frimas.
 Tous, déployant sur nous leur funeste industrie,
 Par leurs moeurs, par leurs arts, subjuguent ma patrie.
 Un Menzikoff, nourri dans les plus vils emplois,
 Que ma main, d'un salaire honora mille fois, 105
 Tous les jours dans les camps, dans les cours étonnées,
 Des peuples et des rois pèse les destinées ;
 Et d'un faste superbe insultant les regards,
 Ose représenter la majesté des Czars.
 Mais quoi ! De ces faveurs le bizarre caprice, 110
 Qu'est-ce auprès des affronts de notre impératrice ?
 On la chasse d'un rang qu'avaient bien mérité
 Et sa haute naissance et sa rare beauté :
 Au fond d'un cloître obscur on la jette éperdue,
 Et même de son fils on lui défend la vue. 115
 Sachons venger ce fils, notre espoir le plus cher.
 Le feu nous servit mal, ayons recours au fer.
 Croyez-vous que le Czar pardonne ce ravage
 Qui de ses arts chéris a consumé l'ouvrage,
 Et de ses longs travaux fait un vaste bûcher ? 120
 La main qui l'alluma peut-elle se cacher ?
 Conspirer à demi c'est aggraver sa chaîne,
 C'est montrer à la fois l'impuissance et la haine.
 Que du fond de son cloître Eudoxie, à nos cris,
 Vienne de ce palais chasser ses ennemis : 125

Par une audace prompte, autant que salulaire,
Proclamons Alexis : il vengera sa mère ;
Il vengera les grands, dont les fronts relevés
Feront trembler encore ceux qui les ont bravés.

(À Gleboff.)

ORLOFF

De vos nobles projets j'accepte l'espérance ; 130
Mais croyez, d'un soldat l'utile expérience.
Toujours au premier rang, sur la brèche, aux combats,
Nous avons vu de près et bravé le trépas.
À des yeux qui jamais n'ont vu briller un glaive,
La prudence est faiblesse, et le péril un rêve. 135
Tel qui vécut toujours à l'abri du danger,
Souvent dans les hasards est prompt à s'engager.
Moi qui ne crains les noms de lâche ni de traître,
Je vois que dans Moscow Lefort est le seul maître ;
Que ces fiers étrangers, sous ses lois réunis, 140
Méritent notre haine et non pas nos mépris ;
Que leur courage est grand, que leur art est terrible ;
Que la seule valeur ne peut être invincible ;
Que pour faire marcher le peuple, les Strélits,
Que pour les faire vaincre, il faut voir Alexis. 145
Vous nous aviez promis que cette voix chérie,
Ranimant dans les coeurs l'amour de la patrie,
Et de nos rangs grossis enflammant la valeur,
Dans les rangs ennemis jetterait la terreur :
Nous l'attendrons. Ainsi s'explique la prudence 150
Des braves compagnons dont j'ai la confiance.
Ces guerriers éprouvés, de blessures couverts,
Ne craignent point la mort, mais craignent un revers,
Une attaque douteuse, où leur vertu trahie

Aggraverait le joug de la triste Russie :
Son intérêt nous guide. Ainsi nous pensons tous.

155

(À Orloff.)

(À Orloff.)

GLEBOFF

Et vous ne craignez pas que le ciel en courroux,
Quand vous osez douter, quand, par de vains obstacles,
Vous combattez la foi qu'on doit à ses oracles,
Ne punisse à l'instant ce doute injurieux,
Et de vos ennemis ne dessille les yeux ?
Vous savez qu'habitant de ce palais profane,
J'observe au milieu d'eux des mœurs que je condamne,
Et feins de les servir pour les mieux pénétrer :
Je frémis des horreurs qu'ils osent préparer.
Mais d'un succès heureux ma prudence suivie
Vous livre et vos tyrans et ce palais impie.
Et c'est vous, cependant, vous, guerrier généreux...
Mais, que vois-je ? Alexis ! Le ciel entend vos vœux.

160

165

SCÈNE III

Gleboff, Boris, Orloff, Alexis, Chefs, des Boyards et des Strélits.

ALEXIS

Oui, c'est moi qu'en vos bras un sort plus doux ramène.

170

GLEBOFF *(le recevant dans ses bras)*

Cher Prince !

ORLOFF

La victoire est maintenant certaine.
Nous ne voulions que lui, nous le voyons...

ALEXIS

Amis,
Il m'est doux de vous voir en mon nom réunis. 175
C'est vous, je l'ai bien su, dont la foi, la constance,
Depuis un an m'appelle avec impatience.
Comme vous à nos lois, à nos moeurs attaché,
De vos bras en pleurant je m'étais arraché.
Tous de ma fuite ici vous connaissez l'histoire. 180

GLEBOFF

Elle flétrit le Czar et fera votre gloire.

ALEXIS

Vous me rendez justice. Oui, j'ai quitté ces lieux
Pour fuir les noirs transports d'un père furieux ;
J'ai fui ces étrangers, ces Russes infidèles,
Qui fondaient tout l'espoir de leurs grandeurs nouvelles 185
Sur son aveugle amour pour des arts corrupteurs,
Causes de ses revers et de tous nos malheurs.
Je n'avais pas vingt ans : au fond d'un monastère
Il venait, sans pitié, d'ensevelir ma mère.
Tant d'injustes rigueurs pour la mère et le fils 190
Donnaient aux courtisans le signal du mépris.
On craignait dans nos moeurs sa constance fidèle ;
On craignait mon amour et mon respect pour elle.
Menzikoff seul pour nous gardait quelques égards :
Je n'osais de Lefort rencontrer les regards. 195

Catherine régnait, et son maître idolâtre
 Déjà parlait d'hymen. D'une indigne marâtre
 Les discours, les serments ne me rassuraient pas :
 Je fuyais, en un mot, les fers, ou le trépas.
 Mais, chez les nations où m'a jeté ma fuite, 200
 Ma raison, grâce au ciel, n'a point été séduite :
 Et je n'ai vu leurs moeurs, leurs arts, qu'avec courroux.

BORIS

Ô retour! Ô langage à tous nos coeurs bien doux !
 Ainsi ces lois, ces moeurs que la Russie adore,
 Sous votre empire heureux vont refleurir encore. 205

GLEBOFF

Oui, Prince, entourez-vous de vos vrais défenseurs ;
 Livrez-nous nos tyrans et nos persécuteurs.
 Et nous, au peuple alors rendant de grands exemples,
 Des plus riches festons nous ornerons nos temples.
 On dit, et je le crois, que Dieu même a pour vous, 210
 Seigneur, contre le Czar signalé son courroux.
 On dit qu'un ciel d'airain, une terre enflammée,
 Ont, trois mois, sans combat, dévoré son armée.

ALEXIS

Sans combattre, il est vrai, sous de brûlants climats,
 Le Czar a vu périr la foule des soldats ; 215
 Sous le glaive des Turcs l'élite en est tombée,
 Et sa tête à leurs coups ne s'est point dérobée.
 J'ai plaint son sort cruel ; mes larmes ont coulé
 Sur le Prince imprudent et le père aveuglé :
 J'ai plaint ceux qu'il traîna sous ses drapeaux funestes. 220
 Je vous pleure surtout, tristes et faibles restes

De tant de bataillons naguère florissants,
Chez l'Arabe orgueilleux aujourd'hui gémissants.
Leur désastre est certain : plus d'un avis fidèle
M'en a jusque dans Vienne annoncé la nouvelle ; 225
Vienne que j'avais cru mon utile recours,
Dont je pressais en vain les superbes secours,
Et dont l'orgueil jaloux fondait sur mon absence
D'un long trouble en ces lieux la cruelle espérance.
De perfides amis partout enveloppé, 230
À leurs mains, à leurs yeux, je me suis échappé :
Je vous retrouve enfin ; et le reste du monde,
Objet de mes mépris, de ma haine profonde.
Disparaît à mes yeux ; je ne vois plus que vous.
De votre seule estime Alexis est jaloux. 235
Amis, qu'à votre Czar votre constance est chère !
Parlez-moi de vos maux, parlez-moi de ma mère.
Déposez dans ce coeur pour vous toujours ouvert
Ce que vous avez fait, et ce qu'elle a souffert.

ORLOFF

Prince, assez aux regrets nos coeurs furent en proie ; 240
Faisons trêve aux douleurs, livrons-nous à la joie.
L'aspect des biens produit le prompt oubli des maux.
Les nôtres sont passés. Tremblez, tyrans nouveaux !
Pierre n'est plus ! Son fils paraît à notre tête,
Et le jour du combat n'est plus qu'un jour de fête. 245

BORIS

Prince, tous les Boyards s'expliquent par ma voix.

ALEXIS

Annoncez-leur un Czar vengeur de tous leurs droits.

BORIS

Disposez de leurs bras, ordonnez de leur vie.

ALEXIS

À tous leurs intérêts mon intérêt se lie,
Et ma cause est la leur.

250

GLEBOFF

D'un intérêt sacré
Votre coeur, avant tout, doit être pénétré.
Les ministres en deuil, les fidèles en larmes,
Attendent de vous seul la fin de leurs alarmes :
Vous ne trahirez pas cet espoir glorieux.

255

ALEXIS

Tout mon sang scellera la foi de mes aïeux.

GLEBOFF

Faisons, à notre tour, serment d'être fidèles.
Que ce serment s'élève aux voûtes éternelles.
Oui, le ciel le reçoit ; l'ange exterminateur
Le grave, en traits de sang, dans son livre vengeur.

260

ORLOFF

Nous saurons le garder.

GLEBOFF

D'une bouche sincère
Jurons au fils la foi dont abusa le père.

Bientôt l'huile sacrée et les vœux des mortels
Confirmeront ce choix aux pieds de nos autels ;
Bientôt d'un zèle saint une foule enivrée
Unira ses serments à notre foi jurée.
Si nous la trahissons, ciel, éclate sur nous !
Vivons, mourons pour lui.

265

BORIS

Nous le lui jurons tous.

270

GLEBOFF

Famille heureusement par le ciel réunie !
Ô sujets fortunés ! Ô Czar digne d'envie !

SCÈNE IV

Alexis, Gleboff, Boris, Orloff, Foedor, Chefs des Boyards et des Strélits.

FOEDOR

Seigneur, à l'instant même un guerrier a paru,
Qui, seul, du camp du Czar en ces murs accouru,
A demandé Lefort.

275

ALEXIS

Ah ! Sans doute à ce traître
On apprend la défaite et la mort de son maître.

BORIS

Peut-être, à son malheur, Pierre aura survécu...

ORLOFF

Non, et Pierre, en effet, est mort s'il est vaincu.

GLEBOFF

Qu'importe ?

280

ORLOFF

Ah ! Je le hais, et son nom seul m'offense ;
Mais le mésestimer n'est pas en ma puissance.
Il est mort ou vainqueur.

BORIS

Vainqueur ! Oubliez-vous...

ORLOFF

Je connais du destin les retours et les coups.
Je sais qu'en un instant le génie ou l'audace
Donnent à la fortune une nouvelle face ;
Qu'il faut avec le Czar tout craindre, tout prévoir,
Mais aussi tout braver pour faire son devoir.

285

(Tous sortent.)

ALEXIS

Des devoirs le plus saint m'appelle vers ma mère,
Ma mère, en son malheur, plus auguste et plus chère.
J'y cours, je lui peindrai vos fidèles transports ;
Elle secondera vos généreux efforts.
La Russie admirait sa valeur et ses charmes :
Elle nous guidera jusqu'au milieu des armes.

290

295

Je reviendrai bientôt interroger Lefort,
Et du Czar, dans ses yeux, mes yeux liront le sort;
Quand nous serons instruits par nos ennemis même,
Du ciel impatient secondant l'anathème,
Nous frapperons. Gleboff, demeurez en ces lieux : 300
Veillez sur ce palais où vous trompez les yeux.
L'heureux déguisement que le ciel vous inspire
S'ennoblit par le but où votre zèle aspire.
Gardez-vous d'en rougir ; l'artifice est permis
Pour tromper les tyrans, et servir son pays. 305

SCÈNE V

GLEBOFF (*seul*)

Son cœur à mes leçons toujours resté fidèle,
A d'Alexis enfant l'ignorance et le zèle.
Eh ! Quand il serait vrai que Pierre fût sauvé,
Au rang de patriarche une fois élevé,
Mon pouvoir sur son fils et dans Moscow rebelle 310
L'oblige à ménager ma dignité nouvelle.
Mais que sous Alexis il vaut bien mieux régner !
Sans doute il faut tout faire et ne rien épargner
Pour élever le fils, pour accabler le père.
Si vainqueur ou vaincu Pierre voit la lumière, 315
Instruit ou non, de lui tout est à redouter.
Quand d'abuser, ses yeux nous pourrions nous flatter,
Sur cette âme inflexible aurions-nous plus d'empire ?
Pontife, je le hais ; citoyen, je l'admire.
Je l'aurais imité, si le ciel m'eût fait roi : 320
S'il eût ceint la tiare, il eût fait comme moi.
Par l'arrêt du destin ennemis l'un de l'autre,
Il veut fonder son règne ; allons hâter le nôtre.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Lefort, Menzikoff.

LEFORT

Redites-moi cent fois et qu'il vit et qu'il règne ;
Il n'est point avec lui de malheur que je craigne.
Ô mon cher Menzikoff !

325

MENZIKOFF

Que j'aime, cher Lefort,
Pour un prince si grand ce fidèle transport !
Malheur aux coeurs ingrats, nés pour la barbarie,
Que n'a point enflammés le feu de son génie !

330

LEFORT

Ah ! Parlez de lui seul. Il vit, il est heureux !

MENZIKOFF

Le ciel qui le protège a comblé tous nos vœux.

LEFORT

Ainsi dans ces déserts qu'à mon âme alarmée
On avait peints jonchés des débris de l'armée,
Ce théâtre fatal d'horreur, de désespoir, 345
A vu croître sa gloire, affermir son pouvoir !

MENSIKOFF

En triomphe élevé, l'étendard du prophète
Semblait déjà du Czar annoncer la défaite,
Et dominait partout nos postes envahis. 340
L'Arabe infatigable et les légers Spahis
Sans cesse harcelant les flancs de notre armée.
Dans un espace étroit la tenaient enfermée :
Pierre de tous côtés porte de vains secours,
Veut cacher sa faiblesse, et s'affaiblit toujours.
C'est peu : de ces déserts l'aridité brûlante 345
N'offrait rien aux besoins d'une armée expirante.
Mille chemins ouverts sur la terre et les eaux
Conduisaient l'abondance au camp de nos rivaux.
Nous, que la trahison d'un Valaque exécration
Traînait depuis trois mois sur une mer de sable, 350
D'espoir même privés, résolus à périr,
Nous voulions vendre au moins notre sang au vizir.
Pierre toujours plus grand dans les dangers extrêmes,
« Soyez dignes de moi, dit-il, et de vous-mêmes. »
Il promettait l'exemple, et l'eût bien su donner : 355
Enfin au point du jour la charge allait sonner.
Quelle nuit ! Nulle voie ouverte à la retraite :
L'esclavage ou la mort suivait notre défaite,
Et le soldat tombant de fatigue et de faim
Semblait de son désastre être déjà certain. 360
Nul ne force du Czar la tente inaccessible.

Là, seul, et déposant son audace inflexible,
 Pierre se recueillait : à l'obscur avenir
 Il ne demande point s'il doit vivre ou mourir !
 Son génie alarmé ne craint que pour l'Empire, 365
 Pour tant d'heureux travaux qu'un instant peut détruire.
 Il sait du sort jaloux les retours éclatants.
 Un jour peut voir périr l'ouvrage de vingt ans.
 La mort était promise au premier téméraire
 Dont l'abord troublerait sa douleur solitaire : 370
 Mais Catherine brave et son ordre et la mort.
 Sa douce voix arrête un farouche transport,
 Rend à ses sens le calme, à son coeur l'espérance.
 Aux tentes du Vizir elle veut qu'on s'avance.
 Ces richesses, ces dons d'un monarque enchanté, 375
 Ces chefs d'oeuvres des arts offerts à la beauté,
 (Sacrifice peut-être à tout autre impossible,)
 Vont tenter un barbare et le rendre accessible.
 Enfin le jour qui dut voir tant de sang couler
 Voit des deux camps amis les troupes se mêler. 380
 Au morne effroi succède une bruyante ivresse ;
 L'abondance et la paix remplacent là détresse ;
 Et ceux de qui le fer devait nous égorger
 Viennent nourrir le camp qu'ils allaient saccager.
 Cependant, au milieu d'extrémités si grandes, 385
 Le Czar n'a point souscrit à d'injustes demandes
 N'a rien fait, rien souffert qui blessât son pouvoir.
 Le vizir a tout craint du Czar au désespoir.

LEFORT

Ah ! Bénissons le ciel qui nous rend un tel maître.
 Oui, le ciel, protecteur des rois, dignes de l'être, 390
 A dû garder ce Czar qui n'a point d'héritier.
 En sauvant un grand homme, il sauve un peuple entier.

Au bruit de vos revers que grossissait la haine,
J'ai cru que du devoir Moscow romprait la chaîne
À quels excès honteux ne s'est pas emporté 395
Des murmures, des cris le délire effronté !
Nos désastres étaient les suites nécessaires
De nos nouvelles lois, de ces moeurs étrangères,
Que Pierre ose introduire ; et le ciel irrité
Versait tous les fléaux sur son impiété. 400
À ces cris, de leurs moeurs, de leurs rites antiques,
Les Popes, les Boyards, partisans fanatiques,
Jusques dans cette enceinte ont soudain relevé
L'appareil qu'aux saints lieux Pierre avait réservé.
Des objets consacrés par de pieux hommages, 405
Vos yeux, à chaque pas ; reverront les images.
Là, le Russe du Czar demande avec ardeur
Tout haut l'heureux succès, et tout bas le malheur.
Gleboff, ou plus prudent, ou, si je veux l'en croire,
Plus zélé pour le Czar, plus touché de sa gloire, 410
Semble voir à regret ces pieuses fureurs.
Mais quel oeil peut percer dans l'abîme des coeurs ?
Eudoxie a tenté de franchir cette enceinte
Où la loi d'un époux, sous une règle sainte,
La force d'expier ses longs égarements. 415
Tout s'unit pour aigrir ses fiers ressentiments.
Ami, depuis longtemps le choix de sa retraite
Aux portes de Moscow m'afflige et m'inquiète.
Une intrigue éternelle y trouble ces esprits,
Qu'achèvent d'enflammer les lettres d'Alexis : 420
Alexis, de l'Empire un jour l'indigne maître,
Que le ciel d'un héros n'eût pas dû faire naître ;
Qui détruira l'ouvrage élevé par ses mains,
Et garde à ses vieux jours les plus mortels chagrins.
Jusqu'à Vienne, frappé d'une crainte servile, 425
Il avait fui, cherchant un criminel asile :

Mais, depuis que dû Czar on répand le trépas,
Je sais que vers ces murs il a porté ses pas.
À de tels sentiments quel prix garde son père ?
Quel arrêt dictera sa trop juste colère ?
Ah ! S'il est un sujet digne de ses mépris,
Digne de ses rigueurs, c'est son coupable fils :
C'est lui qui, de sa mère armant la main cruelle,
En secret alluma la première étincelle
Du vaste embrasement qui, malgré nos efforts,
A d'un spectacle horrible épouvané ces bords.

430

435

MENZIKOFF

Pierre en ignore encor la récente disgrâce.

LEFORT

Déjà mes prompts efforts en dérobent la trace.
Sans doute à la faveur du tumulte des cris,
Ils pensaient soulever le peuple... les Strélits,
Profiter du faux bruit de la mort de leur maître,
Nous jeter dans les fers, nous égorger peut-être,
Et de nos longs travaux dispersant les débris
Sur leurs restes fumants proclamer Alexis.
Trône digne de lui !

440

445

MENZIKOFF

Tremblants sur son passage,
Les factieux vont voir son auguste visage...
Dès ce jour...

LEFORT

Quoi ! Le Czar vous suivrait de si près ?

Se peut-il?

450

MENZIKOFF

J'ai longtemps erré dans les forêts
Prisonnier des brigands qui désolent l'Ukraine.
De leurs barbares mains je m'échappais à peine,
Dans les États du Czar, sous son autorité,
Je pensais m'avancer avec sécurité : 455
Non loin de Voronez un parti de rebelles
Recevait de sa mort et semait les nouvelles.
Ils me forcent de suivre, avec des cris affreux,
De leurs hideux exploits le cours impétueux.
Je veux faire cesser leur erreur et leurs crimes ; 460
Ils parlent de me joindre à tant d'autres victimes.
Enfin la vérité, perçant de toutes parts,
Disperse ces suppôts des Popes, des Boyards :
Je reste en liberté, mais seul et sans ressource
J'ai voulu vainement précipiter ma course, 465
Et je n'arrive enfin qu'à l'aurore du jour
Qui doit du Czar lui-même éclairer le retour.
Vous savez si l'on peut compter sur sa parole;
Si Pierre a jamais fait de promesse frivole.
Mais quoi ! C'est Alexis que je vois s'avancer !... 470

SCÈNE II

Lefort, Menzikoff, Alexis.

LEFORT (*à Menzikoff*)

C'est lui.

(*Voyant Menzikoff.*)

ALEXIS *(dans le fond du théâtre, à ceux qui l'accompagnent)*

Seul à Lefort laissez-moi m'annoncer,
Que vois-je ? Menzikoff !

(À mesure qu'Alexis s'avance.)

LEFORT *(à Menzikoff)*

Ah ! Que d'un cours rapide
L'espérance a conduit cet héritier perfide !
Il croit tenir sa proie, et ce front assuré
Trahit l'orgueil ingrat d'un fils dénaturé.

475

ALEXIS *(à Lefort)*

Du sein hospitalier d'une terre étrangère
Rappelé par le bruit des revers de mon père,
J'ai cru pouvoir encor voler à son secours.
Je viens, mille récits m'alarment sur ses jours.
On répand que du Czar l'inflexible constance,
Des chefs et des soldats l'héroïque vaillance,
Au milieu des déserts ont lutté vainement
Contre la faim, la soif, et le glaive ottoman.
Mais enfin de son sort vous avez connaissance :
Parlez, de tous ces bruits que faut-il que je pense ?

480

485

(Il tient dans sa main le traité de paix que lui a apporté Menzikoff.)

LEFORT

Prince, on est mal instruit des arrêts du destin :
Le Czar me fait passer des ordres de sa main.
J'y lisais mon devoir, et mes larmes sincères
Mouillaient avec respect ces sacrés caractères.

490

Le Czar vient, il s'avance, et cet heureux séjour
Aura revu son maître avant la fin du jour.

(À Menzikoff.)

ALEXIS

Puisse un retour si prompt n'éprouver point d'obstacles !
C'est vous qui l'annoncez ?

495

MENZIKOFF

Oui, Prince.

ALEXIS

Quels miracles.
Ont dégagé le Czar des mains de l'ennemi ?
De ses dangers affreux mon coeur avait frémi.

LEFORT

Il peut se rassurer. Qu'une pure allégresse
Succède à cette alarme, à ce soin qui vous presse,
Votre père revient, il nous porte la paix ;
De son auguste seing reconnaissez les traits.

500

ALEXIS (à part)

Il suffit. Quel péril ! Et quelle honte extrême !

MENZIKOFF

Vous, reverrez. Seigneur, un père qui vous aime.
Si mon coeur, si mes vœux sont encore écoutés,
Vous pouvez aisément regagner ses bontés.

505

Plus de docilité, de soins, de complaisance...

(Regardant Lefort.)

(À Menzikoff.)

ALEXIS

Tant de souplesse et d'art vont mal à l'innocence,
C'est à ceux que cet art a fait nos souverains
À le mettre au-dessus des devoirs les plus saints,
Verrai-je de sang-froid une captive obscure.
Supplanter...

510

MENZIKOFF

Épargnez le reproche et l'injure
Au vertueux objet de votre inimitié,
Qui de ce vaste Empire a sauvé la moitié :
Oui, Seigneur, on lui doit le salut de l'armée.

515

ALEXIS

Je lui dois mon courroux.

MENZIKOFF

Du Czar elle est aimée ;
Elle est sa digne épouse, et c'en serait assez,
Si l'on ne vous poussait à des vœux insensés.
Ils vous perdront, Seigneur.

520

ALEXIS

Qui ? Que voulez-vous dire ?

MENZIKOFF

Que vous méconnaissiez, le zèle qui m'inspire,
Que peut-être aujourd'hui les conseils d'un soldat 525
Serviraient Alexis, et le Czar et l'État.
Au nom de cet Empire accru par vos ancêtres,
Conservez-lui sa gloire, et le sang de ses maîtres.
Puis-je voir sans douleur l'un de l'autre ennemis
Un si glorieux père, un si généreux fils ? 530
N'est-il donc plus pour vous d'honneur dans la carrière,
Si, lorsque d'un héros viendra l'heure dernière,
(Ah ! Que puisse le ciel longtemps la retarder !)
Protecteur de ses lois, fidèle à les garder,
Héritier des desseins que mûrit son génie, 535
Puissant de tout le bien qu'il fit à sa patrie,
Vous voulez, l'illustrant par de nouveaux bienfaits,
Continuer un nom qui ne mourra jamais ?

(À Lefort.)

ALEXIS

J'excuse votre zèle, et j'ai su vous connaître.
Pour vous... 540

(Il sort avec Menzikoff.)

LEFORT

Prince, arrêtez : vous n'êtes point mon maître.
Loin des bords du Léman où je reçus le jour,
Dans ces âpres climats qui fixa mon séjour ?
Est-ce le vain éclat dont le Czar me décore ?
Non, non, c'est l'amitié dont un héros m'honore. 545
Né libre, indépendant, et par mon propre choix

Sujet de ce grand homme, organe de ses lois,
Je sers avec ardeur un prince que j'estime.
Je pourrai quelque jour périr votre victime :
À vivre sous vos lois rien ne peut m'obliger.
Estimez ma franchise.

550

SCÈNE III

ALEXIS *(seul)*

Ainsi, donc, l'Étranger
M'ose braver encore au sein de ma patrie !
À quel opprobre, ô ciel ! Livrez-vous la Russie ?
Alexis, mon aïeul, honneur de mon pays ;
Et toi, par tes vertus , modèle d'Alexis,
Grand Neuwki, dont l'esprit animait nos contrées
Les abandonnez-vous à ces lois abhorrées ?
Non, non, je le sais bien, vous m'ordonnez tous deux
De secouer un joug si dur et si honteux ;
De frapper mais sur moi j'entends gronder la foudre !
Et je la veux lancer... malheureux ! Que résoudre ?

555

560

SCÈNE IV

Alexis, Orloff, Strélits à la suite d'Orloff, Boris.

ALEXIS

Venez, braves amis. Savez-vous de quel sort
Vous êtes menacés ?

ORLOFF

Quoi ?

565

ALEXIS

Je tiens de Lefort
Qu'aujourd'hui, dans ces murs, va paraître mon père.

ORLOFF

Ne vous trompe-t-il point ?

ALEXIS

Menzikoff, plus sincère.. .
Confirme ce retour ; il précède ses pas ; 570
Il annonce la paix.

ORLOFF

Ah ! Ne l'acceptez pas.
Ces braves, outragés par un soupçon injuste
Quand nos voix réclamaient votre présence auguste, 575
Sûrs de vaincre à présent sous les yeux d'Alexis,
Comme moi d'un instant connaissent tout le prix.
Cet instant que le ciel laisse à notre courage,
Il veut qu'on en profite ; il en dicte l'usage.
Pierre de nos projets sera bientôt instruit.
Sitôt qu'à son oreille en parviendra le bruit, 580
Nous sommes tous perdus, vos amis, et vous-même.
Aussi prompt que l'éclair, Pierre toujours extrême,
Implacable, terrible, atroce en son courroux,
Par tous ces étrangers enflammé contre nous,
Et déchaînant enfin leur barbare insolence, 585
Dans des torrents de sang éteindra, sa vengeance,
Déjà nous avons vu, quand Sophie autrefois
Voulut armer nos bras pour soutenir ses droits,
Avec quelle rigueur, par combien de supplices,

Le Czar extermina jusqu'aux moindres complices,. 590
 À ce carnage affreux seul je suis échappé.
 La tête sous la hache, et près d'être frappé,
 Ma fermeté lui plut ; il me laissa la vie ;
 Je la tiens d'un tyran, je l'offre à la patrie.
 Profitons des leçons de ce grand souvenir : 595
 Les bourreaux sont tout prêts, il faut les prévenir.

ALEXIS

Je ne vois point Gleboff ?

ORLOFF

Tantôt, en votre absence,
 C'était lui dont l'ardeur accusait ma prudence.
 Mais il n'est plus, Seigneur, temps de délibérer ; 600
 Il faut braver l'orage, et non le conjurer.

(À un des chefs.)

(À un autre.)

(À un troisième.)

(À Orloff.)

ALEXIS

Tirons le glaive, allons ; tentons une fortune
 Qu'avec de si grands cœurs le ciel me rend commune.
 De l'odieux Lefort, vous, arrêtez les pas.
 S'il ose résister, qu'on le livre au trépas. 605
 Vous, marchez hors des murs, et de son monastère
 Allez faire sortir et ramenez ma mère.

Appelez à grands cris le peuple à son secours.
Vous, gardez Menzikoff, mais épargnez ses jours.
Et nous

610

SCÈNE V

Alexis, Orloff, Gleboff, Strélits de la suite d'Orloff.

GLEBOFF

J'ai vu le Czar sur le fleuve paraître.
Dans un léger esquif il s'est fait reconnaître.

ALEXIS

Ô ciel!

GLEBOFF

De près, dit-on, un corps nombreux le suit ;
Mais jusqu'aux pieds des murs deux rameurs l'ont conduit.
Plein d'un trouble funeste à l'aspect du rivage,
Qui de la flamme au loin offre encor le ravage,
Il a voulu descendre à l'instant sur ce bord,
Où déjà l'attendaient Menzikoff, et Lefort.

615

ALEXIS

Que faire ?

620

GLEBOFF

Auprès du Czar, Seigneur, allons nous rendre ;
Voir par nos yeux s'il faut ou presser ou suspendre.
Quand l'héritier du trône est sorti de l'État,

Sa fuite est parmi nous un si grand attentat,
Que la loi veut sa mort ; mais cette loi si dure 625
Ne pourra même ici balancer la nature.
Le Czar ne songe pas, tout barbare qu'il est,
À menacer un fils d'un si cruel arrêt.
Des yeux ouverts sur moi trompant la vigilance,
Je dois aussi du Czar garder la confiance, 630
Et, comme si ma voix guidait vers lui vos pas,
Aussitôt qu'il paraît, jetez-vous dans ses bras.
Venez, Prince, et, montrant une assurance entière
D'un front soumis et calme abordez votre père.
Sachons dissimuler : la justice des cieux 635
Et son mauvais destin l'amènent dans ces lieux.

ALEXIS

Oui, marchons sans pâlir ; et si mon front l'abuse,
Aidons, puisqu'il le faut, la force par la ruse.
Mais s'il m'osait parler d'une effroyable loi...
J'ai reçu vos serments. 640

GLEBOFF

Comptez sur notre foi.

ALEXIS

Ce dévouement fidèle est une gloire insigne,
Un bien dont Alexis saura se montrer digne ;
Et le moindre de ceux dont j'accepte l'appui
Me trouverait tout prêt à périr avec lui. 645

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Pierre, Lefort, Menzikoff, Boris, Suite de Pierre, de Lefort, de Boris.

(À Lefort.)

PIERRE *(à ceux qui accompagnent Boris)*

Oui, je transporterai le siège de l'empire
Loin de ce bord fatal où sans cesse on conspire.
Vous m'y forcez. Grand Dieu, quel spectacle ! En un jour
L'ouvrage de vingt ans a péri Sans retour.
Le hasard n'a point fait ce funeste ravage.
Vous, avant que la flamme eût assouvi sa rage,
Vous deviez, dans son cours à tout prix l'arrêter ;
Il fallait y courir vous y précipiter.

650

LEFORT

Je m'y serais jeté, s'il eût pu de ma cendre
Naître un ami pour vous plus fidèle et plus tendre.

655

PIERRE

Pardonne ! À quel excès me laissai-je emporter !
J'ai dompté mon pays et n'ai pu me dompter.

Va, je rends bien justice au zèle qui t'anime.
Oui, je reconnâitrai ton dévouement sublime ;
Oui, le coeur de ton maître...

660

LEFORT (*vivement et tendrement*)

Est le seul prix du mien.
Lefort, si vous l'aimez, ne demande plus rien.

PIERRE

Quel est le prince ingrat, né pour la tyrannie,
   qui de tels amis sont moins chers que la vie ?
C'est le plus beau présent que le ciel fasse aux rois.
Mais quel est cet autel qu'en ces lieux je revois ?
Et quelle main hardie à mes ordres rebelle...

665

BORIS

Seigneur....

(   Lefort et à Menzikoff.)

PIERRE

Vous espériez une absence éternelle.
Le ciel m'a protégé, le ciel n'écoute pas
Des sujets factieux et des enfants ingrats.
Il veille sur mes jours, leur gloire est son ouvrage.
Ce pieux appareil a-t-il rien qui m'outrage ?
Non ; mais c'est moins l'autel qu'on voulut relever,
Que le trône, en effet, qu'on prétendit braver.
Vous nourrissez en vain la coupable espérance
De rendre à ces climats leur antique ignorance.
Soumettez-en l'orgueil à de plus justes lois.

670

675

Quand l'airain frémissant retentira trois fois,
Revenez dans ces lieux. Que le peuple s'apprête
Pour la plus légitime, et la plus digne fête
Que puisse à ses sujets offrir un souverain.
Allez. Restez tous deux, et sachez mon dessein.

680

SCÈNE II

Pierre, Menzikoff, Lefort.

(Avec solennité.)

PIERRE

Du temps qui détruit tout je sens déjà l'outrage ;
Sous le poids des travaux plus encor que de l'âge,
Lorsqu'à peine j'atteins mon quarantième hiver,
Mon front de cheveux blancs sera bientôt couvert.
J'ai consacré ma vie au bonheur de la terre :
J'appris dans les revers le grand art de la guerre,
Et vous vîtes enfin le vainqueur de Narva
Par ses propres leçons défait à Pultava.
Dans Sardam cette main au sceptre destinée
A fait crier la scie et gémir la cognée.
Aux plus rudes travaux l'esclave condamné
Versa moins de sueurs que ce front couronné.
Mais est-ce assez d'avoir en ma double carrière
Du bruit de mes exploits rempli l'Europe entière ?
Par d'utiles travaux, par de grands monuments,
D'en avoir illustré les paisibles moments ?
Ces travaux, cet éclat que l'univers encense,
Souvent au fond du coeur laissent un vide immense.
Je l'éprouvai moi-même, et j'ai cherché longtemps
Un objet qui mêlât de plus doux sentiments

685

690

695

700

Aux agitations qui consumaient ma vie :
 Enfin je l'ai trouvé, mon âme en est remplie. 705
 Avec ravissement je goûte mon bonheur :
 Catherine a comblé ce besoin de mon coeur ;
 Elle va près de moi s'asseoir au rang suprême.
 Quand mon coeur est donné, qu'est-ce qu'un diadème ?
 Je le lui dois peut-être ; elle seule a sauvé 710
 Aux fers des Ottomans tout mon camp réservé.
 Compagne de mes pas, son zèle, sa constance
 Exerçaient sur mon âme une douce puissance.
 Les accents de sa voix calmaient mon coeur ému,
 Et régnaient sur mes sens par un charme inconnu. 715
 Qui voudrait rappeler dans sa froide pensée
 De son rang et du mien la distance effacée ?
 Qu'importe le destin qui la fit naître aux fers,
 Si son esprit est fait pour régir l'univers ?
 C'est trop peu que l'on sache à la Cour, dans l'armée, 720
 Qu'un noeud sacré m'unit à mon esclave aimée :
 Après tous les fléaux qu'elle a su détourner,
 Soldats, peuple, à l'envi la devraient couronner.
 Sur son modeste front, c'est ma reconnaissance
 Qui place le bandeau qu'affermir sa prudence. 725
 Ainsi j'instruis ce peuple, ainsi je foule aux pieds
 Des préjugés encor vainement décriés.
 Du mérite humble, obscur, j'enflamme le courage ;
 J'inspire des vertus qui seront mon ouvrage ;
 Et laissé, s'il le faut, mon pouvoir en des mains 730
 Qui feront après moi prospérer mes desseins.
 Amis, vous n'êtes pas des mortels ordinaires ;
 Vous voyez de trop haut les maximes vulgaires
 Pour blâmer un instant mon projet et mon choix.

LEFORT

Vivez, réglez heureux ; que vos puissantes lois 735
Fassent, après mille ans, fleurir votre patrie ;
Qu'on respecte, Seigneur, qu'on craigne la Russie.
En des lieux où son nom était même ignoré.
Une fois acquitté de ce devoir Sacré,
Des publiques rumeurs méprisez le caprice. 740
Votre coeur est content, que l'Empire obéisse.

PIERRE

Tu te tais, Menzikoff ?

MENZIKOFF

Seigneur, puis-je blâmer
Un choix que le ciel même a semblé confirmer ?
J'oserai seulement pour la triste Eudoxie... 745

PIERRE

Je retire la main sur elle appesantie.
En des lieux que son choix fixera désormais
Le reste de ses jours pourra couler en paix.
Prêt à donner son rang à celle qui l'honore,
Sous le voile aujourd'hui je la retiens encore. 750
Demain son Czar lui rend toute sa liberté.
Puisse-t-elle y trouver plus de félicité !
On sait par quelle humeur bizarre, impérieuse,
Elle fit mon malheur, sans être plus heureuse ;
Que ce palais toujours trop plein de son esprit, 755
À mes plus justes lois à regret obéit ;
Que sa bouche affectait un éternel murmure,
À l'hymen, au pouvoir, insupportable injure !

Enfin la nuit profonde où de vains préjugés
 Retiennent ses esprits obstinément plongés ; 760
 Son orgueil, tout la rend à mes vœux opposée.
 Pesante pour tous deux cette chaîne est brisée.
 De qui fait mon bonheur ma couronne est le prix.
 Je l'ai dû, je le veux. - Mais parlons de mon fils.
 Tout s'éveille à ce nom, le devoir, la nature, 765
 Et c'est-là de mon cœur la mortelle blessure.
 Avez-vous vu ce front qui semblait menacer,
 Et ces yeux que les miens n'ont pu faire baisser ?
 Gleboff s'en indignait, Gleboff de qui le zèle,
 Dans un corps dangereux, m'offre un appui fidèle ; 770
 Gleboff qui sert l'État, l'Église, et dont mon fils
 Pourrait suivre du moins l'exemple et les avis :
 Je détournais la vue, et faisais violence
 À l'amour que pour lui, dès sa plus tendre enfance,
 Dans ce cœur paternel je me plus à nourrir. 775
 Que ce cœur aisément peut encor se rouvrir !
 Mais parmi des méchants, ennemis de leur maître,
 Lorsque je m'attendris, il conspire peut-être.
 Il conspirait à Vienne, où d'un voisin jaloux
 Sa fureur parricide excitait le courroux. 780
 Et quand au nom des lois, dont il se rend l'organe,
 Sa fuite toute seule à la mort le condamne ;
 L'ingrat, bravant ces lois et mon ressentiment,
 Déserteur de son poste, y rentre insolemment !
 Au bruit de mon trépas, dans sa joie insensée, 785
 Déjà de ma dépouille il repaît sa pensée.
 Comment porterait-il ce fardeau dangereux,
 De tout glorieux soin détracteur malheureux,
 Des factieux Boyards ralliement politique,
 Des Popes plus adroits instrument fanatique ? 790
 L'État, je le vois trop, sous un tel successeur
 Ne peut rien espérer, ni gloire, ni bonheur.

Entre un fils et l'Empire il faut que je prononce.
Quel choix ! À me survivre il faut que je renonce,
Ou bien que de l'État adoucissant la loi, 795
Mais juge sans faiblesse, et moins père que roi,
Je déclare à jamais indigne de l'Empire
Un cruel dont la haine ouvertement conspire.
Dans ce combat terrible approuvez ma douleur,
Mais dans mon seul devoir affermissiez mon coeur. 800

LEFORT (*après un long silence*)

Devant un autre czar, devant un autre père,
Tout me ferait, sans doute, un devoir de me taire.
C'est d'un fils qu'il s'agit. - Sorti de vos États,
La loi pour ce seul crime ordonne son trépas,
Loi trop digne en effet du code des Tartares ; 805
L'horreur des étrangers est le sceau des Barbares.
Sans doute vous devez, heureux réformateur,
Abolir de ces lois l'odieuse rigueur .
Qu'il vive !... Mais qu'un jour, successeur téméraire,
Des fruits de votre gloire ingrat dépositaire, 810
Il puisse la flétrir et la fouler aux pieds !
De cet affreux tableau mes sens sont effrayés.
Excusez jusqu'au bout ma franchise sévère,
C'est le tribut d'un zèle et d'un amour sincère.
Qu'attendre d'Alexis, qu'en exiger, Seigneur, 815
Quand, d'être né de vous méconnaissant l'honneur,
Aux plus honteux conseils il a livré son âme ?
Non, jamais de la gloire il n'a senti la flamme.
S'il en était capable, ah ! Ne devrait-il pas
Baiser avec amour la trace de vos pas 820
Et, méritant les soins d'une tendre tutelle,
Se vouer sans réserve à suivre un tel modèle ?
Mais non, il fuit, il va parmi les nations

Semer les tristes bruits de vos divisions,
 Au-dedans, au-dehors sa coupable imprudence 825
 De tous vos ennemis réveille l'espérance ;
 De vos bontés, enfin, sa haine est le retour.
 Quel fruit à vos travaux réserve-t-il un jour ?
 Prévenez des malheurs... Ah ! Seigneur, je m'arrête,
 Et si j'en ai trop dit, frappez, voilà ma tête ; 830
 Mais ce coeur plein de vous, plein de votre grandeur,
 N'en saurait entrevoir la chute sans horreur.

PIERRE

Je ne vous blâme point, Lefort, je vous admire,
 Voilà ce qu'un ami devait oser me dire.
 Vous déchirez mon coeur en éclairant mes yeux ; 835
 Mais j'aime encore un fils qui dut m'être odieux.
 Contre mon propre sang je crains d'être sévère.
 Vous parlez en ministre, et je suis czar et père ;
 Et du plus juste arrêt redoutant la rigueur,
 La nature gémit dans le fond de mon coeur. 840

MENZIKOFF

Seigneur, écoutez-la. Vous serait-il possible
 De n'être ici qu'un juge ; et qu'un juge inflexible ?
 Élevé dans les camps, je n'ai point contracté
 Des maximes d'État la sombre austérité.
 Loin de moi de vouloir blâmer ou méconnaître 845
 Le plus digne sujet qu'ait le plus digne maître.
 Lefort est de l'État un vertueux soutien,
 Et mon pays n'a pas de meilleur citoyen :
 Mais, Seigneur, pour un fils n'est-il plus d'espérance ?
 Ne peut-on pas guider son inexpérience, 850
 Éclairer son esprit, toucher même son coeur,
 Et lui montrer encor les routes de l'honneur ?

Nourrie en ce palais, son oisive jeunesse
N'a quitté ce séjour d'erreur et de mollesse
Qu'alors que, de l'État bravant la dure loi, 855
Il affligea son père, il offensa son Roi.
Qu'il vienne dans les camps, que son jeune courage
Des travaux, des combats fasse l'apprentissage.
Loin des Popes menteurs, des Boyards factieux,
De l'éclat de la gloire éblouissons ses yeux. 860
En voyant à quel ordre, à quelle obéissance
Votre armée a ployé son antique licence,
Il prendra des leçons d'amour et de respect,
Cet espoir dans mon coeur ne peut être suspect :
Souvenez-vous, Seigneur, que, dans mon âge tendre, 865
J'étais cet orphelin, cet obscur Alexandre,
Qui vivait loin de vous dans le plus humble emploi :
Un regard de vos yeux daigna tomber sur moi.
La faveur ou l'oubli nous rend ce que nous sommes ;
Notre sort en dépend, et les rois font les hommes. 870
Si de vos dons comblé, je n'ai point démenti
Ce que d'un faible enfant vous aviez pressenti,
Si Menzikoff peut-être est votre heureux ouvrage,
Que ce coeur paternel prenne quelque courage.
Voyez ce que j'étais, voyez ce que je suis ; 875
Ne désespérez pas, Seigneur, de votre fils.

(Il se lève.)

PIERRE

Ta voix fait triompher la voix de la nature,
Si tu crois au retour de cette âme trop dure :
De son père en effet le coeur peut se fléchir.
Pardonnons. 880

LEFORT (*à part*)

Puisse-t-il ne pas s'en repentir !

PIERRE (*à Menzikoff*)

Exécute le plan que te dicte ton zèle.
Marche sur Voronez. Sa province rebelle,
Qu'à mes lois va ranger ta prudente valeur
Te garde le doux nom de pacificateur. 885
Prends mon fils avec toi, qu'il parte et qu'il t'imité ;
Je veux que de ces lieux il s'éloigne au plus vite.
De tous mes ennemis sans cesse environné,
Le malheureux respire un air empoisonné ;
Contre les révoltés qu'il porte son audace. 890
Quelque jour il saura qu'il te doit cette grâce.

MENZIKOFF

Souffrez, Seigneur...

(*À Lefort.*)

PIERRE

Il faut qu'il sache que tous deux
Vous trouviez de nos lois l'arrêt trop rigoureux.
Ton avis fut plus sage et plus juste sans doute : 895
Mais enfin éloignons ce que mon coeur redoute.
Fais venir Alexis, et puisses-tu pour moi,
Inspirer à mon sang ton amour et ta foi !
Veille sur ce palais ; que Moscow soit tranquille.

SCÈNE III

Pierre, Menzikoff.

PIERRE

Toi, d'Eudoxie encor fais qu'on garde l'asile. 900
Mes braves étrangers sont mon plus sûr appui :
Quatre mille à ma suite arrivent aujourd'hui.
À leur tête est Hermann dont l'audace éclairée
S'est souvent à tes yeux avec succès montrée.
Ils entrent dans Moscow pour la première fois, 905
Et cette raison même a décidé mon choix.
Les Strélits avec eux n'ont point d'intelligence.
Guide aujourd'hui leur zèle et leur obéissance ;
Demain tu pars, demain, assurés sur ta foi,
Et le père et le Czar attendent tout de toi. 910

SCÈNE IV

PIERRE *(seul)*

Oui, c'est toi, digne ami, toi surtout, Catherine,
Par qui vers le pardon mon coeur se détermine.
Quelle fut leur douleur quand un fidèle avis
Vint m'apprendre en mon camp la fuite d'Alexis !
De quel prix paiera-t-il leur pitié magnanime ? 915
Si quelque jour... Ô ciel ! Daigne, avant un tel crime.
Mais il entre.

SCÈNE V

Alexis, Pierre.

PIERRE

Approchez. Menzikoff part demain.
Des champs de Voronez il reprend le chemin.
Demain vous le suivrez marchant sur les rebelles. 920
Je vous pardonne tout ; et ces mains paternelles,
Sur le trône avec moi prêtes à vous placer,
Déjà contre mon sein brûlent de vous presser.

ALEXIS

Je rends grâce sans doute à ce soin tutélaire ;
On ne m'a pas encor chassé du coeur d'un père, 925
Je le crois ; et je vais, sensible à cet amour ,
Par un digne langage y répondre à mon tour, i
Contre un tel ennemi puis-je marcher sans crime ?
Seigneur, leur résistance est-elle illégitime ?
Moi-même, fils des czars, et qui puis l'être un jour, 930
Serai-je ici l'écho d'une servile Cour ?
Je n'en ai point les moeurs et j'en hais le langage ;
Elle craint ma franchise, : et je lui fais ombrage.
Mais puisque vous daignez m'entendre sans courroux,
J'élèverai ma voix entre l'Empire et vous. 935
Eh ! Que reproche-t-on à vos sujets fidèles ?
Que font ces opprimés qu'on traite de rebelles ?
Des droits les plus sacrés ne sont-ils pas vengeurs ?
Ne défendent-ils pas et leur culte et leurs moeurs ?
Ils ont des nouveautés brisé l'injuste idole. 940
Faut-il donc que votre âge en aveugle s'immole ?
Que vos contemporains, au prix de leur bonheur,
D'un douteux avenir achètent la splendeur ?

Des étrangers prenant vos sujets pour victimes
S'appliquent sans relâche à leur chercher des crimes. 945
Contre un peuple innocent dont ils sont détestés
Leurs cris calomnieux sont toujours écoutés.
Des lâches, de vos lois ministres tyranniques,
Dans l'asile sacré des foyers domestiques
Poursuivent la pensée, et l'oeil des délateurs 950
Va lire les regrets jusques au fond des coeurs.
Ce peuple enfin s'indigne, et le Ciel le protège.
Puis-je, armé contre lui d'un glaive sacrilège...

PIERRE

Oh Ciel ! Est-ce un sujet, est-ce un fils que j'entends?
Il se déclare à moi le chef des mécontents ! 955
Il n'a point demandé leur pardon et sa grâce !
Il excuse, il partage, il vante leur audace !
Ô de tes ennemis trop docile instrument !
Ingrat, qui de mes jours es l'éternel tourment,
Que t'ai-je fait ? Ma gloire est un poids qui t'accable ; 960
Mes travaux sont l'objet de ta haine implacable.
Qui doit les recueillir ? Eh quoi ! N'es-tu pas né
Pour ce grand héritage à mon fils destiné ?
Quand le temps, qui déjà m'avertit de sa course,
Aura vu revoler mon âme vers sa source, 965
Et que du Roi des rois j'aurai reçu le prix
Des utiles travaux sur là terre entrepris,
Quel autre, si tu veux, quel autre que toi-même
Hériter du trône et de ce rang suprême
Où tu ne verras plus ces Popes, ces Boyards, 970
Entre, le peuple et nous ces éternels remparts ?
Aux plus utiles lois, aux projets les plus sages
Sans pudeur opposant de bizarres usages,
Des droits injurieux que je dus abolir,

Qui blessaient le pouvoir que tu devais haïr,
Et dont, par une erreur fatale, inconcevable,
Ton esprit aveuglé trouve le joug aimable.

975

ALEXIS

Oui, je chéris un joug où depuis neuf cents ans
Sont attachés du Nord les généreux enfants ;
Du Nord, qui vit l'Europe à ses armes ouvertes,
Qui des maîtres du monde osa jurer la perte,
Et qui, sur les débris de l'Empire romain,
Vit bientôt sous ses lois passer le genre humain.
En vain d'un jour nouveau vous nous montrez l'aurore :
Reprenez des bienfaits que votre peuple abhorre ;
Le Russe de ses moeurs n'a point encor rougi.

980

985

PIERRE

Comment aussi, comment veut-il être régi ?
Toujours prêt à porter sa brutale ignorance
De l'extrême esclavage à l'extrême licence,
On le verrait en foule, à d'indignes hasards,
Du premier imposteur suivre les étendards ;
Encenser ce qu'il hait, briser ce qu'il adore ;
Détester ses fureurs, s'y replonger encore ;
Et menacer toujours, si ce bras irrité
N'eût mis un frein terrible à leur férocité.
Cent fois de ce palais l'artifice ou l'audace
Dans un jour, dans une heure ont pu changer la face :
Et le cri d'un Strélits, la brigue d'un Boyard
A suffi pour proscrire ou proclamer un czar.
Je me suis indigné contre une tyrannie
Qui du Prince en naissant étouffait le génie.
L'obstacle révolta ce coeur impétueux :
J'eusse été plus cruel étant moins rigoureux.

990

995

1000

Qui veut plaire à ce peuple est un esclave à plaindre.
Qu'il m'estime, il suffit : je saurai l'y contraindre. 1005
Un czar trop débonnaire en ses nobles projets
Et se perdrait lui-même et perdrait ses sujets ;
À des malheurs sans fin j'ai voulu les soustraire.
Je retiens par pitié le pouvoir arbitraire.
Mon siècle en vain s'oppose à sa félicité. 1010
J'en appelle sans crainte à la postérité ;
Elle est l'espoir d'un Roi dont la gloire est l'idole.
Au sein des durs travaux cet espoir le console ;
Et loin dans l'avenir au vulgaire caché,
Lui montre le seul prix dont son coeur soit touché, 1015
Le seul qu'il obtiendra. Jamais l'ingrat vulgaire
Ne l'absout, tant qu'il vit, du bien qu'il ose faire :
On le menace au trône, on l'invoque au tombeau !
C'est pour toi que des arts s'allume le flambeau :
Suis cet astre propice et marche à sa lumière ; 1020
Tu ne peux sans péril demeurer en arrière.
Change avec l'Univers, qui change autour de toi ;
C'est la nécessité qui t'en prescrit la loi.
Les arts qui de l'Europe ont doublé la puissance,
La paix et ses travaux, la guerre et sa science, 1025
Secours dont tes voisins contre toi vont s'armer,
Sont prêts à te défendre ou prêts à t'opprimer.
Des Germains que ta voix excitait contre un père
Fais fleurir dans nos camps la discipline austère :
Notre valeur sauvage asservie à ses lois 1030
Surpassera bientôt leurs plus savants exploits.
Crois-tu qu'à l'ignorance obstinément fidèle,
L'orgueilleux Musulman, que tu prends pour modèle,
Dispute encor longtemps sa dépouille à nos mains ?
Non ; je t'ai de Byzance aplani les chemins : 1035
Et sans l'affreux succès de l'allié perfide,
Qui préparait pour nous d'une main parricide

Dans ses brûlants déserts un trépas trop certain,
Moi-même j'aurais vu les murs de Constantin.
Ose embrasser les arts dont l'Europe s'honore ; 1040
Dans trente ans sous tes lois mugira le Bosphore.
Mais quoi ! Je parle en vain ! Ton coeur reste glacé,
Et vers ce grand espoir ne s'est point élancé !
Va, tu ne démens pas tout ce dehors barbare,
Ces vêtements, ce luxe inutile et bizarre. 1045

ALEXIS (*montrant l'effigie de Saint Alexandre Neuwki*)

Tels étaient nos ayeux, fondateurs de nos droits,
Race dé tant de saints, de héros et de rois.

PIERRE

Leurs aïeux ! C'est toujours leur facile réponse.
Cet esprit qui t'obsède à chaque mot s'annonce.
De lâches factieux qu'importunent mes lois, 1050
N'osant ouvrir la bouche, ont emprunté ta voix.

ALEXIS

Que mes tristes amis, objets de votre haine,
D'un sincère discours ne portent point la peine ;
Ils ne l'ont point dicté. Dans mes justes transports
Je n'ai rien consulté que le sang dont je sors : 1055
Il nous parle assez haut. Vos lois, vos arts profanes
De nos pères, Seigneur, ont soulevé les mânes ;
Dans la nuit éternelle ils s'arment contre vous.
Ne croyez-vous pas voir leurs ombres en courroux,
Pour venger leur injure à la tombe échappées, 1060
Frémir à vos côtés, de nos plaintes frappées ?

(*À Alexis.*)

PIERRE (*à part*)

Vous triomphez, cruels, qui de ce noir poison
Vous êtes fait un jeu d'infecter sa raison.
Ô doctrine ! Ô fureur flétrissante, insensée !
Tant de honte m'accable, et mon âme opprimée 1065
Jetant sur l'avenir un regard plein d'effroi
N'y découvre que deuil pour l'État et pour moi.
Vois quel mal ils m'ont fait, grand Dieu ! Vois ma misère.
Infortuné Monarque, et plus malheureux père !
Est-ce ainsi qu'à mon rang digne de succéder, 1070
Dans l'Empire, après moi, tu penses commander ?
Quoi ! Le seul droit du sang, qui, dans des jours prospères
Assure aux fils des rois le sceptre de leurs pères,
Si je tombé au milieu de mes vastes travaux,
Te donnerait pour maître à ces peuples nouveaux ! 1075
Quel changement, grand Dieu ! Quelle nuit triste et sombre !
Eh ! Contre tant d'ingrats qui défendra mon ombre ?
Ne vois-je pas ces grands aujourd'hui contenus,
Et leurs serfs avilis, par leur voix prévenus,
Rivaliser entre eux d'outrages, de blasphèmes ? 1080
De vos prêtres menteurs j'entends les anathèmes :
« D'un czar haï du ciel brisons les monuments ;
Loin des sacrés parvis chassons ses ossements. »
À ces sinistres cris ma tombe renversée
Livre aux vents indignés ma cendre dispersée. 1085
Et toi, lâche témoin de tous ces attentats,
C'est beaucoup si tes mains ne les partagent pas :
Mais tu croiras en vain dérober à leur haine
Un sang dont aura soif leur vengeance inhumaine.
Sur ma froide dépouille encor mal assouvis, 1090
Ils te feront payer l'honneur d'être mon fils.
Tu te troubles ! Crois-moi, c'est la fidèle histoire
De ce que tes amis gardent à ma mémoire,

À toi-même.

(Haut.)

ALEXIS (à part)

Il faut feindre. 1095
Étonné, confondu,
Votre voix retentit dans mon coeur éperdu
Terrible, menaçante, et semblable au tonnerre
Qui gronde dans la nue ; et fait trembler la terre.
Quelques doutes, Seigneur, dans mon coeur élevés 1100
Peut-être sans courroux voulaient être levés.
Mais enfin vous parlez, votre voix me décide,
Et vous m'enhardissez quand le ciel m'intimide.
Eh bien ! Je partirai ; le sort en est jeté :
J'ose espérer un prix de ma docilité. 1105
De ma mère aujourd'hui vous comblez la disgrâce ;
Une autre va s'asseoir et régner en sa place :
De tout cet appareil vous n'avez pas besoin
Que le triste Alexis soit encor le témoin.
Puisque vous l'ordonnez, puisqu'il faut que je parte, 1110
De ces lieux, à l'instant, souffrez que je m'écarte.

(Alexis s'incline.)

PIERRE

Pars ; de ce libre aveu bien loin de te blâmer,
La franchise m'en plaît, et je sais l'estimer :
Je veux au repentir tendre une main propice,
À Catherine un jour tu rendras mieux justice. 1115
Un jour tu chériras cet objet que tu hais,
Ce coeur si magnanime et que tu méconnaissais,
Qui mérite du tien une autre récompense.

Je te permets encor d'éviter sa présence.
Tu m'as rendu mon fils ; c'est assez aujourd'hui
Ton père te bénit ; reviens digne de lui.

1120

(Il fait quelques pas pour sortir, et revient.)

ALEXIS

Vous connaissez Orloff, Seigneur, et sa prudence,
Et dans l'art des combats sa longue expérience :
Daignez souffrir qu'Orloff me suive dans les camps ;
Que ses sages conseils...

1125

PIERRE

Tu le veux, j'y consens.
Je connais bien Orloff ; il fut jadis rebelle.

ALEXIS

Seigneur, depuis longtemps c'est un soldat fidèle.

PIERRE

Mon fils, je veux tout croire, et me fier enfin
De ma gloire à moi seul, et du reste au destin.

1130

(À part.)

(Il sort.)

ALEXIS

Je vole à mon devoir.
Que la feinte me pèse !

PIERRE

Que d'un père aisément tout le courroux s'apaise !

SCÈNE VI

Pierre, Lefort.

LEFORT

Catherine paraît aux pieds de ces remparts.

PIERRE

J'y cours. Autour du trône appelle les Boyards,
Les Popes, et les chefs de l'antique milice ;
Qu'ils tombent aux genoux de leur Impératrice.

1135

LEFORT

Je tremble que leur rage et leur fatal orgueil,
Seigneur, à ce beau jour ne mêlent quelque deuil.

PIERRE

Je les brave ; et, chassant une crainte importune,
J'oppose à leurs complots ma gloire et ma fortune.

1140

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Boris, Boyards, Popes, Strélits.

(Orloff et Gleboff ne s'y trouvent pas.)

(Ils ont des poignards sous leurs robes.)

BORIS

Regardez qu'aucun de vous laisse entrevoir ses armes,
Que votre front serein n'inspire point d'alarmes ;
Attendons du dehors les cris victorieux :
Gleboff doit faire un signe, ayons sur lui les yeux.
L'esclave par le Czar au trône destinée
Sera pour notre glaive une victime ornée ;
Et ce couple odieux qu'aveugle un fol orgueil,
Sous le dais profané va trouver un cercueil.
Nous joindrons sous nos coups et le maître et l'esclave,
Menzikoff qui nous hait, et Lefort qui nous brave.
Encor quelques instants, et l'Empire est à nous...
Mais je vois qu'on s'avance ; amis, contraignez-vous.

1145

1150

SCÈNE II

Les précédents, Pierre, Catherine, Lefort, Menzikoff, Gleboff, etc.

(À Gleboff.)

(Gleboff se tourné vers le Czar et cesse de regarder du coté de Boris.)

(À Catherine.)

PIERRE *(sur son trône)*

Boyards, Popes, et vous Strélits dont la licence
Me força trop longtemps d'enchaîner la vaillance, 1155
Étrangers, les amis de mon peuple et les miens,
Esclaves, qui par moi deviendrez citoyens ;
Je rends avec la paix le bonheur à la terre.
Reprenons les travaux que suspendit la guerre ;
Ses stériles lauriers ont pour moi peu d'appas : 1160
Je la hais, je la fuis, mais je ne la crains pas.
Charles mit son honneur à ravager le monde :
Il détruisit, je crée ; il renversa, je fonde.
Un succès opposé fut l'objet de nos vœux,
Et la postérité nous jugera tous deux. 1165
Cependant par mes soins une armée aguerrie
D'un injuste mépris a vengé la patrie ;
Mon pays par moi seul prit rang dans l'univers.
Des climats inconnus, de sauvages déserts
Ont révélé leur force à l'Europe alarmée. 1170
J'impose une autre tâche à ma main désarmée :
Pressé du soin plus doux d'embellir vos destins,
Du trône descendu pour mieux voir les humains ;
Moeurs, usages, beaux arts, lois, intérêts, commerce,
Telle est l'étude immense où ma raison s'exerce, 1175
Et par qui, devenus plus heureux et meilleurs,

Nous verrons dissiper ce long amas d'erreurs
Dont nous portons encor ; l'opprobre héréditaire.
J'aurais sans doute ici plus d'un reproche à faire,
Plus d'un crime peut-être et d'un complot cruel 1180
À lire sur le front de plus d'un criminel.
Je crains peu pour ma vie, et je l'ai prodiguée ;
Mais, contre mes bienfaits, ma nation liguée
M'afflige, et je verrai la mort avec horreur,
Si je dois dans la tombe emporter sa grandeur. 1185
De ma rigueur, sévère, inflexible, mais juste,
L'amour de mon pays fut le principe auguste ;
Le ciel m'en est témoin. Mais je dois commencer
Par les dignes amis qu'il faut récompenser.
Au rang de patriarche aujourd'hui votre maître 1190
Près du trône, Gleboff, vous permet de paraître :
Ce grand titre a longtemps ; effrayé mon esprit !
Qu'a tout autre sujet il demeure interdit.
Mais seul, vous avez su, par un zèle trop rare,
Avec le diadème accorder la tiare. 1195
Votre exemple est utile, et mes plus sages lois
Passant par votre bouche obtiendront plus de poids.
Des hommes et de Dieu, du ciel et de la terre
Soyez le double organe et le noeud salutaire.
Vous, Lefort, Menzikoff, du trône heureux soutiens, 1200
Soyez-y rattachés par de nouveaux liens ;
Que Lefort sur la mer, Menzikoff sur la terre,
Représentent leur czar dans la paix, dans la guerre ;
Que mes fiers pavillons, que mes drapeaux heureux,
Ainsi que devant moi s'inclinent devant eux. 1205
Sur ma flotte, des vents et des ondes maîtresse,
L'un ira saluer l'Italie et la Grèce,
Aux champs de Voronez tandis qu'en même temps
L'autre fera marcher vingt mille combattants.
Et vous, dans mes dangers, secourable héroïne, 1210

Compagne que je dois à la faveur divine,
Mêlez votre douceur à ma sévérité ;
Le trône à vos vertus est un prix mérité.

CATHERINE

C'est trop, Seigneur...

PIERRE

Sortez de cette erreur profonde ; 1215
Le ciel vous fit pour moi, comme moi pour le monde.
En vain le sort jaloux, qui me fit naître roi,
Dans le sein du malheur vous cachait loin de moi :
De mille événements la chaîne peu communs
Trop tard me révéla les torts de la fortune. 1220
Mon devoir, mon bonheur, sont de les réparer.

CATHERINE

C'est m'accabler, Seigneur, autant que m'honorer.
Mais j'atteste du moins et le ciel et la terre,
Le peuple qui m'entend, l'époux que je révère,
Q[u]"en tout temps d"Alexis et du sang de vos rois 1225
Mon devoir, mon amour a respecté les droits ;
Qu'heureuse du pardon qu'a prononcé son père,
Portant toujours pour lui des entrailles de mère,
Du trône où, malgré moi, je me vois élever,
J'accepte la moitié pour lui tout conserver. 1230

SCÈNE III

Pierre, Catherine, Lefort, Menzikoff, Gleboff, BORIS, HERMANN, Boyards, Popes, Strélits, etc.

PIERRE

Que veut Hermann ?

HERMANN

Seigneur, je conduisais moi-même
lies Germains vers ces lieux où votre loi suprême
Veut qu'on garde Eudoxie, et qu'on la cache aux yeux.
J'arrive sous les murs ; des Strélits furieux
Déjà la hache en main en menaçaient les portes :
Ils n'ont pu soutenir le choc de mes cohortes.

1235

BORIS *(à part)*

Ô revers !

HERMANN

Et des chefs que suivaient ces mutins,
Le plus audacieux est tombé dans nos mains ;
Étranger dans Moscow, je n'ai pu le connaître.

1240

BORIS *(à part)*

Dieu !

HERMANN

Dois-je à vos regards le faire ici paraître ?

(Aux Boyards.)

PIERRE

Qu'il paraisse, et qu'il tremble. Et vous, si dans vos coeurs
Vous avez en secret partagé ces fureurs, 1245
Tremblez : vous avez vu comment je récompense,
Vous allez voir tomber le poids de ma vengeance.
Je jure que jamais un châtiment plus prompt
Du suprême pouvoir n'aura vengé l'affront ;
Que jamais criminel dans l'horreur des supplices 1250
N'aura de plus d'effroi glacé tous ses complices.
Qu'un exemple terrible....

SCÈNE IV

Les précédents, Alexis, habillé en Strélits et conduit par la garde allemande.

CATHERINE

Ah ! Dieu !

PIERRE

Ciel !

BORIS *(bas)*

Alexis ! 1255

(À Alexis.)

PIERRE *(avec effort)*

Mes serments sont sacrés, ils seront accomplis.

Eh quoi! Je me flattais que la voix de ton père
Aurait touché ton coeur, fléchi ton caractère ;
Que de l'honneur enfin tout prêt à t'éclairer,
Un rayon dans ton âme aurait pu pénétrer : 1260
Et tu me trahissais, perfide !

ALEXIS

J'en fais gloire.
Vos soldats à mes mains arrachent la victoire
Sans arracher encor de ce coeur ulcéré
Le généreux espoir dont il fut enivré : 1265
D'autres vont l'accomplir, et ramener ma mère
À la place qu'usurpe une esclave étrangère.
Nous ne prétendions pas, au prix de votre sang,
Effacer son opprobre et lui rendre son rang :
Mais pouviez-vous penser que nos mains criminelles 1270
S'armeraient pour frapper de prétendus rebelles ?
J'avais, pour vous tromper, fait un coupable effort.
Je vous promis mon bras, c'est là mon seul remords.
Et vous qui m'entendez, ne puis-je dans vos âmes
De l'antique vertu ressusciter les flammes ? 1275
Laissez-vous traiter comme un vil assassin
Celui qui pour vous seuls avait armé sa main ?
Menacés de mon sort, que mon danger vous touche !
L'honneur et l'intérêt vous parlent par ma bouche.

PIERRE

Où l'emportent, grand Dieu ! Sa haine et sa fureur ? 1280
Insensé ! De ton sort ne vois-tu pas l'horreur ?

ALEXIS

Je la vois et la brave.

ACTE IV · SCÈNE IV

(À Menzikoff.)

(Menzikoff emmène Alexis. Pierre descend du trône.)

PIERRE

Ôte-toi de ma vue.

C'est toi qui m'en réponds. L'espérance est perdue !

(Ils sortent.)

BORIS (aux siens)

Venez, marchons.

1285

SCÈNE V

Pierre, Gleboff, Catherine, Lefort.

PIERRE (à Gleboff)

Gleboff, sur ce grand criminel,

Interrogez des czars le code solennel ;

Suivez l'antique usage, on y sera docile.

Dans ce lieu, dans une heure, assemblez le concile.

Qu'on juge aussi ce traître aux lois abandonné

1290

Sur ce qu'un père aveugle a tantôt pardonné.

Du destin de l'ingrat le concile est le maître.

Il y verra siéger des complices peut-être.

N'importe : sur le coeur des mortels assemblés

La justice a des droits rarement violés.

1295

GLEBOFF

Seigneur...

(À Lefort.)

PIERRE

Obéissez. Allez : qu'on se retire.
Dans l'état où je suis veille encor sur l'Empire.

GLEBOFF *(en s'en allant)*

Que feras-tu, Gleboff ?

SCÈNE VI

Pierre, Catherine.

PIERRE *(tombé dans un fauteuil derrière lequel Catherine se cache au Czar)*

J'obéis à tes lois, 1300
Ô devoir ! Mais le sang fait entendre sa voix.
Roi pour ce peuple, ici le père se retrouve.
Ah ! Nul bonheur n'est pur ; et ce jour me le prouve.
Qui me consolera ?... Vous m'abandonnez tous !
Toi-même, Catherine.... 1305

CATHERINE *(se montrant)*

Elle est auprès de vous.

PIERRE

J'ai besoin de t'entendre.

CATHERINE

Ah ! Si votre grande âme
S'est quelquefois ouverte aux conseils d'une femme ;
Si même bien souvent du plus juste courroux, 1310
Par un mot, un regard, j'ai suspendu les coups :
Puisse aujourd'hui le ciel vous parier par ma bouche,
Prêter à mes accents le charme qui vous touche,
Chasser le trouble affreux qui règne en votre coeur,
Et dissiper du mien la profonde terreur ! 1315
Qu'avez-vous ordonné, Seigneur ? Qu'allez-vous faire ?

PIERRE

Mon devoir.

CATHERINE

Quel devoir !

PIERRE

Il fait frémir un père.
D'un souvenir affreux il flétrira mes jours ; 1320
Mais je le remplirai. Prête-moi ton secours,
Grand Dieu ! Qui, sur mon front plaçant le diadème.
Ne m'as pas confié cette grandeur suprême
Pour étaler l'orgueil d'une vaine splendeur,
Mais pour conduire un peuple à la gloire, au bonheur. 1325
Quand tu mis sous mes lois cette vaste contrée
De ténèbres couverte et du monde ignorée,
Au rang des nations tu voulus l'élever.
J'ai commencé l'ouvrage, et je dois l'achever.

CATHERINE

Arrêtez ; ils croiront qu'au rang d'impératrice 1330
J'ai voulu m'affermir en pressant son supplice.
Vous ne souffrirez pas qu'un si cruel discours
Flétrisse votre gloire, empoisonne mes jours.
En tout lieu, s'il se peut, qu'on publie au contraire
Que j'ai su vous fléchir, pour le fils, pour la mère, 1335
Et mériter un rang au-dessus de mes vœux,
En essuyant les pleurs de tous les malheureux!
C'est alors que l'Empire, et l'Europe attentive,
Sans peine à vos côtés verront votre captive,
Et non lorsqu'un époux du plus pur de son sang 1340
Semble teindre pour moi les degrés de ce rang.
Alexis doit frémir de voir une étrangère
Au rang dont vos rigueurs précipitent sa mère.
En voulant le changer il aggrave son sort :
Ce dévouement d'un fils mérite-t-il la mort ? 1345
La cour est consternée et l'Empire murmure.
Eh ! Que n'excuse pas le cri de la nature !
Gardez-vous d'hésiter entre l'Empire et moi,
Trop de dangers suivraient les dons de votre foi.
Laissez-moi loin du trône et loin de sa lumière 1350
Retrouver de mon sort l'obscurité première.
Seigneur, l'effort heureux qui romprait ce lien
Vous rendrait tous les coeurs sans vous ôter le mien.

PIERRE

Pour la dernière fois je te pardonne encore
Cette étrange vertu dont ton orgueil s'honore. 1355
Tu connais ton pouvoir, tu me le fais haïr.
Sans toi je ne puis vivre, et tu parles de fuir !

CATHERINE

Ah ! Lorsqu'à vos côtés les foudres de la guerre
 De morts et de mourants couvraient partout la terre ;
 Lorsqu'un désert sans borne et brûlant sous nos pas 1360
 Sous mille aspects hideux nous offrait le trépas ;
 Quand tout nous trahissait, quand la faim dévorante
 Moissonnait votre camp, assiégeait votre tente :
 Je n'ai pas fui, Seigneur, j'ai bravé près de vous,
 Tous les traits de la guerre et du ciel en courroux. 1365
 Mais si c'est ma présence à ce peuple importune
 Qui doit faire à Moscow pâlir votre fortune ;
 Si ma fuite en effet doit calmer les esprits,
 Désarmer la révolte et vous rendre Alexis,
 Je saurai fuir. 1370

PIERRE

Pardonne, oui j'adore, oui j'admire
 Ces généreux desseins que ton zèle t'inspire.
 Sais-tu quel est ce peuple, et que leur souverain
 À leurs cris insolents obéirait en vain :
 Ils ne se tairaient point, et cette complaisance 1375
 Avilirait sans fruit mon rang et ma puissance.
 Un prétexte jamais ne manque aux factieux :
 Il faut d'un grand exemple épouvanter leurs yeux.

CATHERINE

Non, ce sang répandu par une loi cruelle,
 C'est sur moi qu'il imprime une tache éternelle. 1380
 Tandis qu'au prix du mien je voudrais le sauver,
 L'Empire contre moi, prêt à se soulever,
 M'en demandera compte ; et ce cri d'âge en âge
 De nos tristes enfants deviendra l'héritage.

Ah ! Prenez pitié d'eux, de vous-même et de moi.

1385

SCÈNE VII

Pierre, Catherine, Lefort.

LEFORT

Seigneur, des révoltés venez combler l'effroi ;
Paraissez. Les Strélits appelaient le carnage,
Demandaient Alexis avec des cris de rage ;
Libre par eux, sa mère accourait à ses cris,
Réclamer à leur tête, et son trône et son fils.
On s'avance, on se mêle autour de cette enceinte ;
On dit qu'aux premiers rangs des premiers coups atteinte
Eudoxie a péri....

1390

CATHERINE

Dieu !

LEFORT

Son corps palpitant,
De ce peuple en fureur est l'étendard sanglant.
Le bon ordre des miens, non moins que leur vaillance,
Des Strélits cependant contient la violence.
D'un choc tumultueux le désordre et le poids
Sur la foule écrasée est retombé trois fois :
Elle fuit ; mais je crains que la rage plus forte
À quelque effort nouveau tout-à-coup ne l'emporte.

1395

1400

CATHERINE

Enfin vous le voyez, dans ce complot cruel,

Votre malheureux fils n'est pas seul criminel.
Vous saurez tout, Seigneur, et quel art détestable
Le séduisit peut-être et le rendit coupable.

1405

(À Lefort.)

(À Catherine.)

PIERRE

Ah ! Si le châtiment qui l'attend aujourd'hui,
Aussi prompt que la foudre était tombé sur lui,
Du parti qui le sert l'audace forcenée
N'eût pas coûté la vie à cette infortunée.
Mais montrons-leur ce front qu'ils ne soutiendront pas.
Restez.

1410

CATHERINE

Non, près de vous, je cherche le trépas.
Si je sauve à ce prix mon époux et mon maître ,
Ma mort le rendra libre et plus heureux peut-être.

1415

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Gleboff, Foedor.

FOEDOR

Les juges, convoqués dans les formes antiques,
Se rassemblent déjà sous les prochains portiques.

GLEBOFF

Neuwki, sur son autel, doit solennellement,
Telle est aussi la loi, recevoir leur serment.
Quand les ministres saints que tu dois introduire “
Seront tous réunis, tu viendras m’en instruire.

1420

SCÈNE II

GLEBOFF *(seul)*

Aurais-je pu prévoir qu’à ses longues rigueurs
Pierre eût fait succéder le comble des faveurs !
Je deviens, à ce prix, l’appui du diadème.
Mais, pour garder en paix ma dignité suprême,
J’ai dû craindre Eudoxie, et ses moindres discours
Pouvaient mettre en péril ma fortune et mes jours :

1425

La main qui m'a servi, stupidement cruelle,
Crut frapper une mère à son fils infidèle.
C'était au seul Ivan qu'on pouvait s'adresser,
Ivan à qui nul sang ne coûtait à verser
Sur le moindre soupçon qu'on glissait dans son âme.
D'autres mains ont brisé cet instrument infâme.
Enfin voici l'arrêt tel que Pierre l'attend.

1430

SCÈNE III

Gleboff, Catherine.

CATHERINE

J'ai voulu sans témoins vous parier un instant.
Un sujet animé par un zèle sincère
Souvent, pour mieux servir, ne craint pas de déplaire.
Contre un fils trop coupable un père est irrité,
Et des lois de l'Empire arme la majesté.
Sur une tête auguste on appelle la foudre.

1435

1440

GLEBOFF

Dans cette extrémité que puis-je faire?

CATHERINE

Absoudre.
Savoir braver l'exil (c'est le plus grand danger
Où vous jette du Czar le courroux passager).
Empêchons, s'il se peut, qu'une rigueur trop dure
N'altère ici l'éclat d'une gloire si pure.
Tout fléchit devant Pierre : à sa vue, à sa voix
Moscow de son seul maître a reconnu les lois.

1445

Des plus ardents strélits on dit qu'un petit nombre
Ose défendre encor ces murs qui, dans leur ombre, 1450
Naguère d'Eudoxie enfermaient les douleurs.
D'amis désespérés impuissantes fureurs !
D'un parti pour son fils, pour elle si funeste,
Pierre va dissiper ce misérable reste.
Cependant j'ai pensé qu'un ministre de paix 1455
Partageait aujourd'hui mes vœux et mes regrets ;
Que le ciel dans son cœur avait mis la clémence.
Mon estime, Gleboff, sera la récompense
De vos nobles efforts pour sauver Alexis.

GLEBOFF

Ce langage, Madame.... 1460

CATHERINE

En seriez-vous surpris ?
Feriez-vous cette injure et cet outrage insigne
A celle que du trône un grand homme croit digne ?
Ceux qu'un tel choix élève au-dessus des mortels,
Ne portent point, Gleboff, des cœurs bas et cruels ; 1465
Et la même vertu qu'en moi Pierre a chérie
Veut qu'ici de son fils je défende la vie.
Si de tels sentiments vous pouvaient étonner,
C'est à vous de rougir, à moi de m'indigner.

GLEBOFF

Je ne m'étonne point, j'admire ce langage 1470
Où de votre vertu brille la vive image ;
Mais, Madame, on le sait, je n'ai jamais cherché
À voir quelque ascendant à ma voix attaché.
Au milieu de la Cour, étranger aux cabales,

Aux brigues, aux partis d'où naissent les scandales, 1475
 Servir les saints autels, adorer et bénir,
 Tel est le cercle auguste où j'ai dû me tenir.
 Qui sent bien la grandeur de mon saint ministère
 Dévoue à le remplir son existence entière.
 D'ailleurs du tribunal dont le Czar a fait choix 1480
 Vous connaissez la règle, et je n'ai que ma voix ;
 Mais de tout mon pouvoir secondant votre zèle,
 Madame, à vos désirs, ma voix sera fidèle.

(Elle sort.)

CATHERINE

Si l'exil est le prix d'un noble dévouement,
 La gloire en dédommage, et je vous fais serment 1485
 De vous rendre le coeur de ce maître qui m'aime :
 Vous aurez pour soutiens Menzikoff, Lefort même,
 Malgré cette rigueur dont il fait vanité.
 Aux portes du palais, Lefort s'est arrêté :
 Il veut que de soldats je sorte environnée, 1490
 Et rassure avec lui la ville consternée.
 Vous, mettez à profit par des délais heureux
 Cette nuit qui déjà noircit l'azur des cieux.
 Que demain soit un jour marqué par la clémence :
 Sous cet auspice heureux que mon règne commence. 1495
 De sa propre vertu sauvons Pierre aujourd'hui.
 Croyez à son retour, comptez sur mon appui.

SCÈNE IV

GLEBOFF (seul)

Croirai-je à ce discours ? Mais, fût-elle sincère?

Pierre, un jour, percera ce ténébreux mystère ;
Il saura qu'en secret j'inspirais Alexis. 1500
Mon salut veut la perte ou du père ou du fils.
Et du fils, après tout, se peut-il que j'espère
Plus que ne m'offre ici l'aveuglement du père ?
Qu'importe qui des deux au trône soit placé,
Pourvu que des autels l'éclat soit rehaussé ? 1505
Pourvu que ce grand nom dont Pierre ici m'honore...

SCÈNE V

Gleboff, Orloff sous l'habit d'un esclave.

ORLOFF

Qu'a-t-on fait d'Alexis ? Est-il vivant encore ?

(Avec contrainte, et froidement.)

GLEBOFF *(le reconnaissant)*

C'est vous, Orloff ? Mon oeil vous aurait méconnu !
Alexis est vivant dans la tour retenu.
Menzikoff y commande, et du prince est le maître. 1510
Mais devant le concile. Alexis va paraître.

(Elle lui montre.)

ORLOFF

Un esclave, en ces lieux, marchait d'un pas pressé ,
Portant à Menzikoff cet écrit adressé.
Je le rencontre seul dans un étroit passage ;
Il veut fuir : l'arrêter, me saisir du message, 1515

Le jeter à mes pieds expirant sous mes coups,
Revêtir ses habits pour passer jusqu'à vous,
Tromper tous les regards dans ce désordre extrême,
C'est l'ouvrage du ciel qui me guide et vous aime.
Dans ces murs à présent dégarnis d'étrangers, 1520
Six cents des miens, forcés dans les premiers dangers,
À seconder Lefort, et dont le feint hommage
D'un dévouement sincère a présenté l'image,
Brûlent de profiter de cette utile erreur.

(Il lit.)

(À part.)

GLEBOFF

Voyons ce qu'a tracé la main de l'Empereur. 1525
« Partout, cher Menzikoff, je suis déjà le maître ;
Les Strélits sont forcés, leur asile est détruit.
Aux portes du palais vous me verrez paraître
Avec les ombres de la nuit.
Ivan près d'expirer a, dit-on, fait connaître 1530
Que tout ce noir complot... par Gleboff fut conduit.
Quel châtiment attend ce traître ?
Pour mon fils, s'il est vrai, déjà mon coeur l'absout.
Devant le concile surtout
Gardez, cher Menzikoff, de le faire paraître. » 1535
... Ce billet de l'État vient de changer le sort.

ORLOFF

Pierre vient dans ces lieux !

GLEBOFF *(avec un enthousiasme affecté)*

Qu'il y trouve la mort.
Tantôt, ici, du ciel expliquant la menace,
Ma voix vous promettait un terme a tant d'audace. 1540
Voici ce terme heureux de tous vos maux soufferts.
Bientôt d'un voile épais les cieux seront couverts ;
Nous aurons avec nous, dans cette nuit obscure,
Les éléments ligués contre un tyran parjure.
Je vais dicter l'arrêt : saurez-vous l'accomplir ? 1545

ORLOFF

Parlez : six cent guerrier sont prêts à vous servir.

GLEBOFF

Contenez un instant leur juste impatience.
Ils entendront ma voix, signal de la vengeance.
Il faut tromper le Czar, le priver à la fois
Du fer de ses soldats et du glaive des lois ; 1550
Il faut, dans l'embarras d'un piège inextricable,
Que l'un de nous l'attire ; et que l'autre l'accable,
Dans ce palais surtout qu'il rentre sans soupçon.

ORLOFF

J'aime à vaincre au grand jour ; je hais la trahison :
Mais dans ce noir sentier que la foudre environne, 1555
Qui me mène au supplice ou m'approche du trône,
Je vous suivrai.

GLEBOFF

Gardez de rien précipiter.

SCÈNE VI

GLEBOFF *(seul)*

Au bord de quel abîme il vient de m'arrêter !
Et toi, dont la ruine est ma seule espérance,
Tu verras qui je suis... Mais mon vengeur s'avance.

1560

SCÈNE VII

Gleboff, Alexis, Menzikoff, Gardes.

MENZIHOFF *(à Gleboff)*

Vous connaissez du Czar les ordres absolus ?

GLEBOFF

Oui, de votre captif vous ne répondez plus :
C'est moi seul désormais ; et vous pouvez vous rendre
Près d'un père...

1565

MENZIHOFF

J'y cours.

SCÈNE VIII

Alexis, Gleboff.

ALEXIS

Je ne saurais comprendre
Gleboff ?

GLEBOFF

Admirez, Prince, en ses profonds desseins,
Celui qui tient les coeurs dans ses puissantes mains,
Pierre aujourd'hui m'élève au rang de patriarche ;
Et je dois dans ce rang, pour première démarche,
Présider le concile à ma voix assemblée,
Qu'à prononcer sur vous nos lois ont appelé.

1570

ALEXIS

Quoi ! Gleboff !

1575

GLEBOFF

Vos amis vont remplir cette enceinte.
Orloff est libre encor : Prince, soyez sans crainte.

SCÈNE IX

Gleboff, Alexis, Foedor, les membres du Concile.

FOEDOR

Tous les Juges, Seigneur...

(Aux Juges.)

GLEBOFF

Venez, amis, venez ;
Un juste effroi se peint sur vos fronts consternés.
Je partage avec vous les angoisses mortelles
Où ce moment affreux plonge vos coeurs fidèles,
Entre un père cruel, destructeur de nos lois,

1580

Et son fils généreux qui s'arma pour nos droits.
 Appelés à juger, et dans ce rang suprême, 1585
 Placés moins par le Czar que par le ciel lui-même,
 Accomplissons d'abord sa sainte volonté.
 Dieu, l'auteur de la vie et de la vérité,
 Dit que si trois mortels remplis d'une foi, vive,
 En son nom réunis, d'une bouche naïve 1590
 Des célestes clartés implorent le secours,
 Lui-même au milieu d'eux se trouvera toujours.
 Il donne la lumière, et la force et l'audace :
 C'est à nous d'implorer les rayons de sa grâce.
 Grand Dieu ! Guide, soutiens ces bras armés pour toi ; 1595
 Aveugle, atteint, détruit ceux qui bravent ta loi !
 Non, tu ne peux vouloir qu'un pontife autorise
 De l'orgueil d'un tyran la funeste entreprise ;
 Que du bandeau des Czars sanctifiant l'affront,
 Ma main de Catherine en couronne le front ; 1600
 Qu'une esclave... En ces lieux vous l'avez rencontrée :
 Son âme tout entière à mes yeux s'est montrée ;
 Elle venait, jugeant de nos coeurs par le sien,
 Me demander un sang que je paierai du mien.
 - Grand Dieu ! Quand tu permis le meurtre d'Eudoxie.... 1605

ALEXIS

Ma mère !

GLEBOFF

Ignorez-vous qu'elle nous est ravie ?
 Elle tentait pour vous un généreux effort :
 Par l'ordre du barbare elle a trouvé la mort.

ALEXIS

Ma mère ! Le cruel !

1610

(Aux Juges.)

(À Foedor.)

(Foedor sort.)

GLEBOFF

Sa rage impatiente

De ce sang, précieux n'est pas encor, contenté :

Il brûle de montrer aux peuples éperdus

Et la mère, et le fils, dans leur sang confondus.

Lisez l'infâme arrêt qu'un tyran nous commande :

1615

C'est de nous qu'il attend cette exécration.

Ah ! Qu'en son propre piège il soit enveloppé ;

Qu'au pied de cet autel, par Dieu même frappé,

Il tombe, et satisfasse aux mânes d'Eudoxie.

Mais fascinons ses yeux, flattons sa barbarie.

1620

Pour venir confirmer cet arrêt odieux

Nous l'allons voir bientôt accourir furieux,

Il triomphe au dehors ; mais la mort invisible

Veille dans ce palais, et l'attend plus terrible,

Plus sûre qu'au milieu, des hasards d'un combat.

1625

Je remets en tes mains les destins de l'État ;

Foedor, va le trouver, dis-lui qu'avec instance

Les Juges assemblés implorent sa présence.

Il pensera trouver les bourreaux de son fils,

Et de tous ses forfaits il trouvera le prix.

1630

Cet écrit à la main, conduis-nous notre proie.

SCÈNE X

Gleboff, Alexis, Foedor, Boris.

(Il tient une épée ensanglantée.)

BORIS

Ah ! Prince ! Ma douleur souffre un moment de joie.
Je remplis un devoir, un serment qui m'est cher.

ALEXIS

Quel devoir ? Quel serment ?

BORIS

De vous porter ce fer.

1635

ALEXIS

Ce fer !

BORIS

Ce don fatal d'une mère immolée.

ALEXIS

Ah ! Dieu !

BORIS

J'ai su près d'elle, en l'horrible mêlée,
Détourner plus d'un trait : mais bientôt plein d'effroi,
Je vois que son ardeur l'emporte loin de moi.
Je vole : entre mes bras elle tombe expirante,

1640

Elle me reconnaît ; et d'une voix mourante : ,
« Boris, ami fidèle et soldat généreux,
Prends ce glaive trempé dans mon sang malheureux,
Qu'on le porte à mon fils, et, s'il vit, qu'il me venge ».
Elle arrache ce fer, elle expire.

1645

ALEXIS

Ah ! Qu'entends-je !

BORIS

Caché parmi les morts, le tumulte, la nuit,
Et son ombre en courroux devant vous m'ont conduit ;
Je vous porté son ordre.

1650

GLEBOFF

Ah ! Cet ordre suprême
Sans doute est un arrêt dicté par le ciel même.

SCÈNE XI

Gleboff, Alexis, Boris, Foedor.

FOEDOR

Le Czar venait, seigneur : devant lui prosterné,
Je présente l'écrit que vous m'aviez donné.
Attentif, inquiet, long temps il le regarde ;
Plus calme enfin, d'un signe il disperse sa garde.
Presque seul sur rires pas il s'avance vers vous.

1655

(Aux Juges.)

(À Gleboff.)

(Gleboff et les Popes s'éloignent ; ils passent dans la salle du tribunal.)

ALEXIS (prenant le glaive en main)

Ce fer m'est confié ; j'en dois porter les coups.
C'est à moi d'obéir à cet arrêt funeste. 1660
La vengeance ! Ô ma mère ! Est tout ce qui nous reste.
L'obtenir pour ton ombre est tout ce que je veux :
Je vais venger ta mort par un coup plus affreux.
Allez, armez vos bras. Si cette main s'égare,
Revenez sur mon corps immoler le barbare. 1665
Qu'Orloff suive vos pas. Levez au ciel les mains,
Cher Gleboff.

SCÈNE XII

(Il tombe appuyé sur l'autel et dans le plus grand accablement.)

ALEXIS (seul)

Oui, du ciel j'accomplis les desseins.
Grand Neuwki, je te sers, et je sers la patrie.
Qui balance est ingrat, et qui doute est impie. 1670
Ma mère, ne crains pas que ton sang crie en vain :
Je l'entends ; je te vois. Quels coups percent ton sein !
Cessez, cruels ! Ô reine ! Ô mère infortunée !
Sur un lit de carnage indignement traînée,
Ta voix implore un fils ; tu lui montres tes flancs. 1675
Ces flancs qui l'ont porté, déchirés et sanglants.
Tu demandes vengeance, ombre sacrée ! Arrête,
Arrête : trop d'horreurs s'assemblent sur ma tête.

Dans mon coeur éperdu, sur mes sens désolés,
Trop de maux en un jour se sont accumulés.
Que m'ordonnent le ciel, et ce fer, et l'Empire ?
Sous le poids qui m'accable à peine je respire.

1680

SCÈNE XIII

Alexis, Pierre.

(La nuit couvre entièrement le théâtre.)

PIERRE *(au fond du théâtre)*

Qu'on cherche Menzikoff. Sans doute un faux avis
M'annonçait par Gleboff mes intérêts trahis.
Fermes dans un devoir terrible autant qu'auguste,
Les Juges ont porté la sentence trop juste...
Mais quoi ! si près du lieu qui dut les réunir,
Dans quelle obscurité me vois-je ensevelir ?
Suis-je encore entouré de pièges domestiques ?
Soldats, le glaive en main, parcourez ces portiques.
Ô soupçons renaissants ! Ô Gleboff ! Alexis !

1685

1690

SCÈNE XIV

Alexis, Pierre, Menzikoff, Soldats de la suite, de Menzikoff avec des flambeaux.

ALEXIS *(sortant de son égarement et ayant l'air de répondre à une voix fantastique)*

J'obéis, je t'entends...

MENZIKOFF LE SAISISANT

Arrêtez.

PIERRE *(à la lueur des flambeaux)*

Dieu ! Mon fils !

MENZIKOFF

Ô trop, funeste erreur ! Ô comble des disgrâces ! 1695
Je le laisse à Gleboff et vole sur vos traces.
On m'apprend tout ; j'accours : que vois-je ? Ô noir transport !
Ô spectacle pour moi plus cruel que la mort !
Prince, qu'avez-vous fait ?

ALEXIS

C'est le sang de ma mère, 1700
C'est le ciel que je venge...

PIERRE

En immolant ton père !

(À Menzikoff.)

ALEXIS

Par la voix de la mort, le ciel l'a commandé ;
Vers cet autel vengeur c'est lui qui m'a guidé.
Tremble, esclave odieux, dont l'audace m'arrête : 1705
Le ciel va te punir, sa foudre est sur ta tête.

(Après un moment de réflexion.)

(À Alexis.)

PIERRE *(après un moment de silence)*

Dieu ! Par quel art affreux l'infortuné, séduit,
À ce comble d'horreur a-t-il été conduit ?
Qu'il sente, qu'il déteste et leur fourbe et son crime :
Autant qu'il fut cruel, je serai magnanime. 1710
Vois jusqu'où va l'effort de ce coeur paternel.
Ton bras peut-être ici s'arma sur cet autel ;
Sous cette image auguste, un pontife perfide
Te fit entre ses mains jurer le parricide.
Je n'examine pas ton crime, mais ta foi. 1715
Ton serment fut horrible ; il fut sacré pour toi,
Eh bien ! Par un serment, par une foi plus pure,
De la religion viens réparer l'injure ;
Sur cet autel, au Dieu des pères et des rois,
Jure de respecter mon ouvrage, mes lois, 1720
Je te laisse la vie, et le trône peut-être :
Ton sort est dans tes mains.

ALEXIS

Vous en êtes le maître,
Frappez : je ne saurais proférer un serment
Que du ciel irrité suivrait le châtiment. 1725

PIERRE

Des vengeances du ciel celui qui te menace,
Gleboff, cet imposteur dont la fourbe et l'audace.
Prétend venger ta mère ; il la fit, seul, périr.

ALEXIS

Eh bien, Gleboff fut traître, et je serai martyr.

SCÈNE XV

Alexis, Pierre, Menzikoff, Hermann, Soldats.

HERMANN

D'Orloff et des Strélits la fureur se ranime.
Gleboff, au nom du ciel, leur dicte un nouveau crime.
Ils viennent...

1730

ALEXIS *(avec transport)*

Me venger !

(À Menzikoff.)

(Il signe, et lui remet l'arrêt.)

PIERRE

C'est trop. Loin de leurs yeux,
Loin des miens, entraînez ce monstre furieux,
Cet arrêt, quel qu'il soit, confirmé par sa rage,
Il faut l'exécuter : imite mon courage.

1735

(Menzikoff l'emmène.)

ALEXIS

Tyran, si mon supplice est prêt avant le tien,
Assouvis ta fureur, ton sang suivra le mien :
Oui, je rejoins ma mère, et tous deux à Dieu même
Nous demandons pour toi la mort et l'anathème.

1740

SCÈNE XVI

Pierre, Hermann, Soldats.

(Aux soldats.)

PIERRE

Tu sais bien, juste Dieu ! Toi qui lis dans mon coeur,
Que je venge l'État et non pas l'Empereur ;
Que ce coeur déchiré, mais au devoir fidèle,
Pardonne à l'assassin et frappe le rebelle.
Vous, dont mille hasards ont signalé la foi,
Voici l'heure : il faut vaincre ou mourir avec moi.
Ô toi qu'en mes périls je vois toujours paraître,
Viens, chère épouse, viens.

1745

SCÈNE XVII

Pierre, Catherine, Lefort, Hermann, Soldats.

CATHERINE

Restez, Seigneur ; ce traître,
Ce pontife assassin, sur le marbre sanglant
Vainement se débat près d'Orloff expirant.
Au calme d'un héros opposant leur furie,
Sous ses coups redoublés tous deux laissent la vie.

1750

LEFORT

De ses périls, seigneur, elle ne parle pas.
A travers mille morts précipitant ses pas,
Son audace vers vous guidait notre courage,

1755

PIERRE

Mon salut en tous lieux, ma gloire, est son ouvrage,
Tu m'as sauvé deux fois.

CATHERINE

J'en réclame un seul prix.

1760

PIERRE

Qu'oses-tu demander ?

CATHERINE

La grâce d'Alexis.

PIERRE

Qu'as-tu dit ?

SCÈNE XVIII, ET DERNIÈRE

Pierre, Catherine, Lefort, Herman, Menzikoff, soldats.

MENZIKOFF

C'en est fait, et cet arrêt sévère...

PIERRE (*élevant le voix*)

Amis, j'ai des sujets ; je serai toujours père.

1765